

**FOCUS**

# ARCHITECTURES ET PAYSAGES DE L'INDUSTRIE



**PAYS DES PYRÉNÉES CATHARES**



VILLES  
& PAYS  
D'ART &  
D'HISTOIRE



Un paysage industriel et agricole, entre cluses et montagne

© J. Jary

## SOMMAIRE

**3** QUELQUES ÉLÉMENTS DE CONTEXTE HISTORIQUE

**8 LA MISE EN PLACE D'UN PATRIMOINE INDUSTRIEL (AVANT 1900)**

**8** Un patrimoine économique qui naît de l'eau

**11** Un tissu de sites artisanaux fondateur et pérenne

**13** De l'artisanat à l'industrie

**14** Un patrimoine du XIX<sup>ème</sup> siècle rare et précieux

**16** L'habitat patronal : distinction et discrétion

**20** L'habitat populaire

**22 L'ESSOR D'UNE ARCHITECTURE EMBLÉMATIQUE (1900-1945)**

**22** Des paysages produits d'un modèle économique

**24** Des paysages produits de l'énergie

**32** Les coopératives, un vecteur de développement de l'esthétique usinière

**32** La permanence d'un modèle ancien mais éprouvé

**34** Le développement du réseau de transports et ses liens avec l'industrie

**34** Un habitat patronal qui se distingue : quelques exemples...

**38** Les lieux des classes populaires

**41 UN PAYSAGE INDUSTRIEL DE LA MODERNITÉ (1945-1990)**

**42** L'ultime sursaut du tissage à domicile

**43** Un nouveau rapport à l'eau

**44** Architectures obsolètes

**45** Concentration et gigantisme usinier

**51** De nouveaux paysages résidentiels

**52** Un patrimoine post-traumatique

**54** Un patrimoine vivant... parce qu'il meurt... et qu'il renaît !

**57** Plan de synthèse

**58** Lexique

**59** Bibliographie indicative

Note : les astérisques renvoient au lexique en fin d'ouvrage.

# QUELQUES ÉLÉMENTS DE CONTEXTE HISTORIQUE

Si l'oralité fait naître la production textile locale dans l'Antiquité, et si les Cathares ont souvent été présentés comme investis dans le tissage, c'est assurément à la fin du Moyen Âge que le territoire engage une véritable tradition manufacturière, artisanale et proto-industrielle. Attestés à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle à Laroque-d'Olmes, puis dans les environs dans les siècles suivants, les moulins à foulon\* rendent compte d'une fabrication d'étoffes en laine cardée\*, résultant d'un filage et d'un tissage effectués manuellement. Dans ces établissements jouxtant les cours d'eau, l'étoffe est lavée, dégraissée, ses fibres sont resserrées, avec de l'eau et de l'argile. Laroque est le premier centre textile local ; on en sort des pièces certes grossières (dites « cordelats ») mais qui connaissent un succès certain, exportées vers Toulouse et le bassin méditerranéen. La production est favorisée par les avantages qu'octroient les seigneurs de Lévis aux fabricants : une charte de 1507 leur confère un statut favorable. Mirepoix, importante place commerciale, et les villes de foires du Midi, contribuent à la diffusion des biens. À partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, la cité de Laroque connaît un net déclin, avant que le renouveau industriel ne s'opère dans le courant du XVIII<sup>ème</sup> siècle.



Plusieurs facteurs conjugués semblent expliquer la prospérité d'une industrie textile. Les principaux sont la faiblesse des potentialités agricoles du piémont, l'existence d'un système agro-sylvo-pastoral, moins exigeant que la céréaliculture, qui va faciliter la présence d'un artisanat lainier, l'abondance de la ressource en eau nécessaire à la mise en marche des moulins, puis la proximité de bassins textiles importants initialement pourvoyeurs d'activité (on parlera de « sous-traitance » au XX<sup>ème</sup> siècle). À l'approche de la Révolution, la production textile locale

s'émancipe progressivement des manufactures royales du Languedoc voisin et des fabricants de Carcassonne ou Chalabre. À la faveur de certains entrepreneurs, le pays d'Olmes se dote d'entreprises indépendantes. En s'associant, ces industriels, comme Dumas et Dastis à Lavelanet, engagent la création de premières usines. Le travail à domicile, effectué par les tisserands, demeure toutefois très répandu et constituera la signature emblématique de l'industrie jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle.

Le pays d'Olmes, dont le développement est parallèle à celui des autres bassins français, traverse un XIX<sup>ème</sup> siècle fait d'alternance de périodes de crises et de succès et prospérités qui voient les innovations successives profiter au territoire productif : « cuirs-laines » (draps épais et lourds), tissus « nouveautés » de fantaisie, regain des tissus unis... La mécanisation de la production se déploie à partir de la deuxième moitié du siècle. Ce mouvement, qui fait éclore des entreprises plus puissantes, compétitives, aux statuts plus solides, concerne certes le textile, mais aussi la production de peignes en corne.

En plus du travail de la laine, le pays d'Olmes se caractérise en effet également par l'essor de deux autres activités principales, qui se succèdent globalement l'une à l'autre. La première consiste en le travail de polissage du jais\*, dès le XVII<sup>ème</sup> puis au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Cette pierre sédimentaire – on parle d'une « lignite » – dont la concentration en carbone est située entre celle de la tourbe et celle de la houille, sert à la fabrication de bijoux, notamment de parures de deuil, de chapelets ou de boutons. La seconde est la fabrication de peignes de toilette. Initialement conçus en bois de buis, les peignes sont ensuite élaborés en corne d'ovins et de bovins. La première activité, en installant un certain nombre de moulins, semble avoir favorisé la seconde, qui les a bien souvent réinvestis, à mesure que le jais était concurrencé au XIX<sup>ème</sup> siècle par de nouveaux territoires de production et surtout de nouvelles matières moins fastidieuses à façonner.





Objets en jais  
© PAH

## UNE INDUSTRIE PLURIELLE

Si le jais, le peigne en corne et le textile constituent les activités industrielles les plus significatives, d'autres secteurs se sont développés sur le territoire, tirant profit des matières premières issues du sol et du sous-sol. Tuileries et briqueteries dès l'époque antique, nombreuses mines et carrières (talc, marbre et fer à Montferrier, bauxite, hydrocarbures attestés par des forages sans exploitation industrielle...).

La richesse en minerai de fer, notamment issu des mines de la haute chaîne (Rancié) a longtemps fait le succès des forges dites « à la catalane », où le minerai était traité par réduction directe sans transition par la fonte, et dont les vestiges peuvent encore s'admirer à Queille notamment. Ces forges bénéficient de l'exploitation de vastes domaines forestiers, propriétés de la noblesse, indispensables à la production du combustible fait de charbon de bois. Le fer a quant à lui soutenu la fabrication de clous dans des établissements spécialisés, en particulier à Villeneuve-d'Olmes.

Les ressources agricoles ont elles aussi alimenté quelques entreprises (laiteries industrielles de L'Aiguillon et Rieucros, utilisation des eaux pour les soins thermaux ou les limonades...). En plus de permettre le mouvement d'innombrables moulins, à farine ou à huile, l'eau des cours d'eau a également facilité l'essor d'une activité de tannerie au bourg de Lérans.

La densité du couvert forestier rappelle que l'exploitation du bois est ancienne ; la forêt de Bélesta alimentait les chantiers navals de la Marine au XVII<sup>ème</sup> siècle et, aujourd'hui encore, plusieurs scieries perpétuent cette activité qui a mis en marche plusieurs moulins dans la haute vallée de l'Hers. Enfin, dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, une timide diversification économique permet enfin l'émergence et le renforcement d'un tissu de petites et moyennes entreprises spécialisées dans la maintenance des machines et la mécanique de précision.

Si elle demeure modérée, la concentration de l'emploi dans certaines entreprises permet l'émergence de grandes usines intégrées\* au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Ces usines s'impliquent notamment dans la fourniture de draps en période de guerre. Le modèle dominant reste toutefois celui de la dispersion et de l'interdépendance : l'emploi industriel se répartit sur l'ensemble du territoire entre ouvriers et artisans\*, entre entreprises intégrées et entreprises spécialisées\*. Cohabitent ainsi des ateliers de tailles très variées, comprenant notamment des petits locaux accolés aux maisons individuelles, où la main d'œuvre tisse à domicile pour le compte des donneurs d'ordre\*. Ce modèle éclaté génère à la fois une certaine précarité et une réelle souplesse. Il constitue un élément identitaire qui permet au territoire de tirer son épingle du jeu après la Seconde Guerre mondiale.

Les bassins textiles du Midi, dont le Tarn et l'Ariège, connaissent un regain sensible et rapide durant la période de la reconstruction. Alors que les régions textiles historiques et puissantes (Vienne, Normandie, Nord-Pas-de-Calais) déclinent dans les années 1950 et surtout 1960-1970, le pays d'Olmes connaît le succès en s'appuyant sur une très forte capacité d'adaptation, un savoir-faire technique reconnu et sur la diversité et la dispersion de sa main d'œuvre en de nombreuses sociétés interdépendantes. Ainsi, le territoire devient-il le leader français dans la production de tissus cardés pour l'habillement.

## COMMENT PRODUIRE ?

La production textile s'accomplit en suivant un modèle immuable, bien que constamment renouvelé par la modernisation des techniques et du matériel. La filature mécanique voit la matière première passer dans des « lousps » et des battoirs, où elle est déchetée, puis les assortiments ou trains de carde\* (alignement de machines devant paralléliser les fibres de laine), puis dans des appareils qui transforment le ruban de fibres en un fil que plusieurs torsions rendent plus résistant (« renvideurs » ou « continus à filer », « retordeurs »). Préalable au tissage, le travail d'ourdissage\* consiste en la préparation des fils de chaîne, dans lesquels s'entrecroiseront les fils de trame que la navette\* du métier à tisser va incorporer. La teinture peut se faire « en bourre » (matière brute avant filage), « en fil » (sur le fil avant tissage) ou « en pièce » (sur l'étoffe tissée). Un tissu sans teinture est dit « tissé écru ». Essentielles dans le processus d'ennoblissement\* du tissu, les étapes d'apprêts\*, mécaniques ou chimiques, donnent à la pièce les qualités nécessaires à sa commercialisation (brillance, résistance, douceur au toucher...)



Quant aux étapes de fabrication des peignes, elles évoluent peu avec le temps : les cornes sont chauffées et ouvertes en deux à la main par les biscayeurs, avant que les pièces ne soient aplaties dans de volumineuses presses. Le découpage des plaques de corne se fait à partir de patrons dont la taille dépend de la nature du peigne à produire. Les estadeuses façonnent les dents de façon mécanique, mais l'attention de l'artisan doit demeurer intacte à chaque instant. Une fois polis, les peignes sont commercialisés : peignes à poux, à moustache, pour chevelures longues...



D'abord d'origine locale, les matières premières, qu'il s'agisse de la corne ou de la laine, sont progressivement issues de l'importation. Des entreprises locales se spécialisent dans l'achat et la vente de ces ressources, lesquelles sont principalement originaires de l'hémisphère sud (Amérique et Océanie). Les besoins poussent aussi

les entrepreneurs à recourir au recyclage : l'utilisation massive de déchets textiles, réinjectés dans le processus de fabrication après effilochage\*, et le broyage de la corne impropre au façonnage des peignes pour la production d'engrais agricoles, dopent l'activité de nouvelles sociétés après-guerre.

## ADAPTATIONS NÉCESSAIRES

Le déclin des industries du jais, au XIX<sup>ème</sup> siècle, et du peigne en corne, dans le courant du XX<sup>ème</sup> siècle, est le produit de plusieurs paramètres qui tiennent à la fois à une adaptation incomplète, à une mode évolutive et à la concurrence de nouveaux produits, techniquement et économiquement jugés plus avantageux. Les bijoux en jais sont remplacés par le verre teinté, tandis que l'essor des matières plastiques fragilise grandement les fabricants de peigne du pays d'Olmes qui restent très majoritairement fidèles à la corne.

De ce constat, d'aucuns ont jadis pointé les supposées lacunes du territoire en matière de mutation des infrastructures, de produits et de techniques de commercialisation, qui auraient provoqué le déclin et la crise que l'on sait. Cette lecture univoque est remise en cause par de nombreux exemples témoignant de stratégies de renouvellement. Dans les années 1950 à 1990, les exemples de sociétés textiles cherchant à singulariser leur production sont multiples : diversification majeure par l'adoption de la fibre peignée\*, matières artificielles, plastiques ou fibres naturelles exotiques, tissages techniques, tentatives de confection de produits textiles fins, ajout de micro-particules, impressions textiles

numériques, partenariats avec la haute-couture... Certains produits font la renommée du territoire : moquette Montségur installée dans le paquebot France, textiles en maille\* anti-feu, tissus anti-stress, textiles de qualité pour l'automobile... Dans les industries annexes, l'innovation est aussi un objectif permanent : les tuileries de Saint-Quentin utilisent des matériaux céramiques, et l'usine Ariélux, héritière des peignes Costes-Bez, produit des trousse de toilette et sacs de sport en matières plastiques. En vérité, les difficultés tiennent à une conjonction de paramètres dont plusieurs relèvent de facteurs exogènes, que l'essentiel des territoires industriels français ont dû subir, en particulier la concurrence internationale, très rude à partir des années 1990.





Métier à tricoter, usine Adient  
© PAH

À la fin des Trente Glorieuses, la concentration de l'emploi s'accélère. Si les plus gros employeurs comptaient quelques centaines d'ouvriers au début du siècle, le regroupement des années 1970 et 1980 fait émerger une poignée de grands groupes qui dépassent le millier d'employés et rayonnent sur le territoire avec leurs filiales. Ces effectifs importants masquent un temps la disparition des très nombreux artisans\* sous-traitants qui faisaient la richesse et la solidité de l'appareil productif. La conquête de nouveaux marchés, y compris internationaux, et la reprise de la laine peignée, délaissée par les bassins en crise, sauvent un temps certaines sociétés. Mais la baisse du nombre de clients, les délocalisations, les changements d'habitudes de consommation fragilisent les entreprises. Les premières grosses fermetures d'usine interviennent à la fin des années 1970. La faillite des sociétés Dumons et Fonquernie, en 1980 et 1981, inaugure une véritable période de doutes. Dans les années qui suivent, les fleurons locaux, riches de savoir-faire reconnus, tanguent. Le groupe Roudière est racheté par le conglomérat Chargeurs puis divisé en petites entités qui déclinent ensuite, tandis que le groupe Michel Thierry, bien qu'amoindri, survit en renonçant à l'habillement et en persévérant dans le secteur automobile. C'est une exception, car ailleurs, plans sociaux de centaines de licenciements, dépôts de bilan et enrichissement des anciens ateliers marquent l'actualité des années 1980 à 2010. Dans le peigne en corne, fortement malmené par le plastique, la situation est tout autant critique : seules deux sociétés demeurent actives à la fin des années 2010.

L'histoire industrielle ne s'achève pas là. D'une part, dès les années 1980, certains industriels et passionnés s'attachent à préserver le patrimoine matériel et immatériel du territoire, en conservant et restaurant des machines et en fixant la mémoire des anciens. En 1986, la création du Musée du textile et du peigne en corne à Lavelanet par l'Association des Amis du musée répond à la fois à la volonté de sauvegarder les savoir-faire et

de transmettre la mémoire des gestes et des pratiques. Depuis 2008, l'existence du Pays d'art et d'histoire des Pyrénées Cathares permet d'initier des démarches visant à comprendre et valoriser ce patrimoine, comme l'accompagnement de projets scientifiques et de création artistique, ou la mise en place d'actions de médiation. En 2019, la fabrication des peignes en corne est inscrite à l'Inventaire français du patrimoine culturel immatériel. Par ailleurs, ce patrimoine demeure vivant par la persévérance de certains industriels et l'inventivité de nouveaux entrepreneurs, soutenus par les autorités locales et qui, chacun à leur manière, renouvellent les produits traditionnels en les adaptant aux exigences d'un marché toujours plus instable et mondialisé, et de consommateurs en quête de proximité et d'authenticité. Encore douloureuse pour certains, l'histoire industrielle n'en demeure pas moins une aventure fondatrice, ancrée dans un pays, et toujours en cours d'écriture...



Musée de Lavelanet  
© PAH



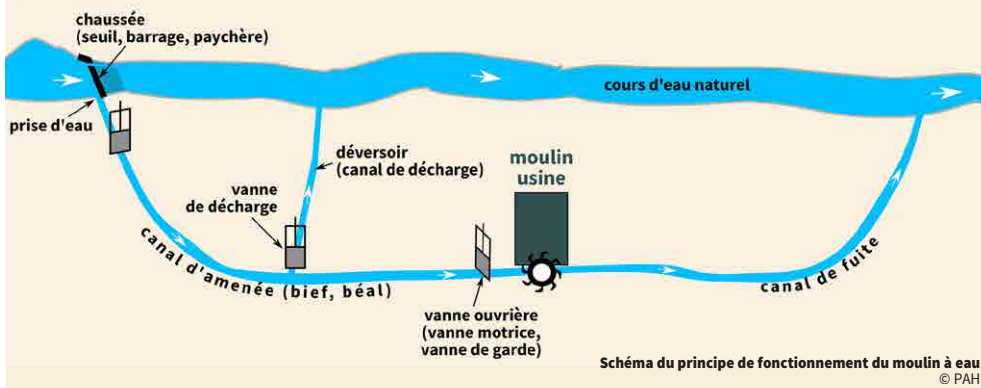
## LA MISE EN PLACE D'UN PATRIMOINE INDUSTRIEL (AVANT 1900)

### UN PATRIMOINE ÉCONOMIQUE QUI NAÎT DE L'EAU

Dès leur sédentarisation, les sociétés humaines produisent des biens nécessaires à leur subsistance et leur commerce, mais c'est surtout à partir de la deuxième moitié du Moyen Âge que l'économie opère une modification substantielle et durable des paysages. L'utilisation de la force naturelle de l'eau, qui met en mouvement le mécanisme de différents moulins, est un facteur important de cet aménagement de

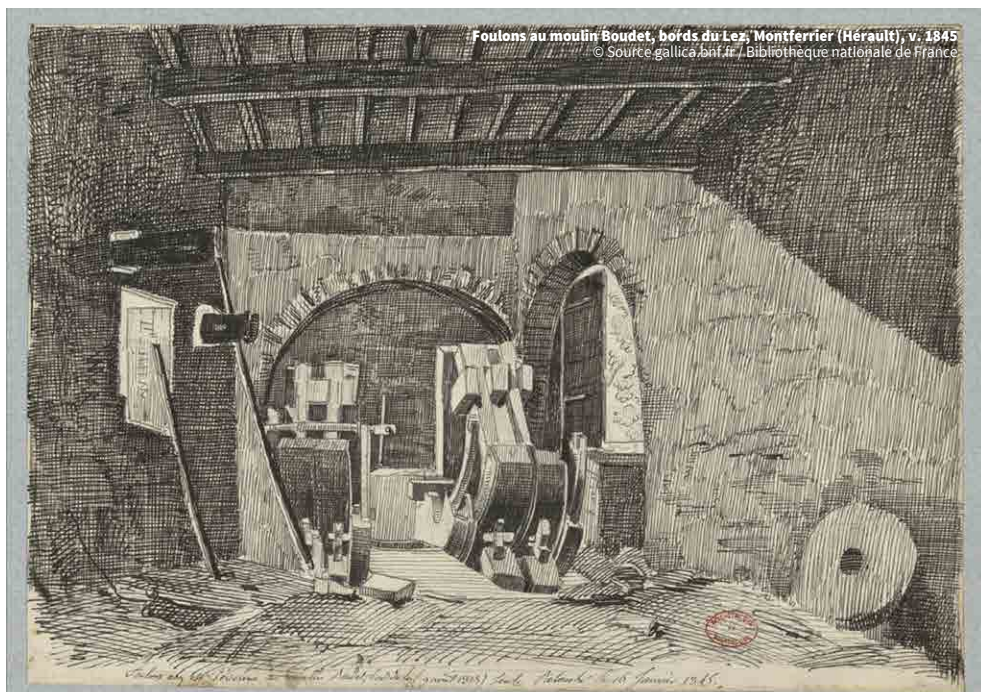
l'environnement. Au pied des Pyrénées aussi, ces implantations se généralisent le long des cours d'eau qui dévalent vers le piémont, à savoir principalement l'Hers et ses affluents, le Touyre et le Douctouyre. Pour tirer profit au mieux de cette ressource naturelle, une partie de l'eau est dirigée vers des canaux de dérivation. Le courant est renforcé par la création de chutes.

Comme ailleurs, la production de farine occupe un grand nombre de ces sites meuniers, mais l'énergie créée par le ruissellement permet aussi le fonctionnement de forges, de scieries ou de moulins à foulon\*. Ces derniers, également appelés « moulins drapiers » ou « moulins battants », ont d'autant plus besoin d'une eau abondante qu'ils visent à la fois à laver et raffermir les étoffes textiles en resserrant la fibre ainsi frappée. C'est la roue hydraulique qui permet la rotation d'un axe, l'arbre à cames, lequel, en tournant, actionne le mouvement des maillets qui pilonnent le tissu. Si les traces architecturales manquent, plusieurs micro-toponymes rappellent leur existence, à Laroque-d'Olmes ou Mirepoix notamment.



Durant l'Ancien régime, les moulins constituent souvent des propriétés seigneuriales, quoique pas exclusivement. Localement, l'implication des seigneurs de Lévis dans l'aménagement de ce système hydraulique semble déterminante. Cette famille noble d'extraction francilienne, implantée dans la région à partir du XIII<sup>ème</sup> siècle, a reçu ce

territoire en reconnaissance de son engagement dans la croisade de persécution des Cathares. Les différentes branches des Lévis se partagent ce fief et y occupent des châteaux, dont ceux de Lagarde et de Léran. Surtout, ils y encouragent le développement d'activités artisanales, notamment le textile.





Mention du canal (« béal du moulin ») et de l'ancien moulin foulon des Lévis à Lagarde, plan compoix\* de 1786  
 © Archives départementales de l'Ariège, 140 EDT/CC1

Les moulins seigneuriaux relèvent des « banalités » : ils sont utilisables par les communautés villageoises moyennant le paiement d'une redevance (ainsi parle-t-on d'un « moulin banal »). Leur gestion est confiée à des villageois techniquement compétents ; on parle d'affermage. Ce statut rappelle le rôle important de l'aristocratie dans le développement économique, particulièrement avant la Révolution.

Les sites de fabrication du jais et du peigne façonnent aussi ce paysage meunier<sup>1</sup>.

Dans les moulins à jais, roues et arbres de transmission entraînent la rotation de meules permettant le façonnage des perles de jais, préalablement dégrossies et percées. L'eau y sert aussi à préserver le caractère abrasif de la pierre de polissage. Dans les usines de peigne, le courant permet de faire tourner le mécanisme circulaire

des scies taillant les dents (estadeuses), des ponceuses et des polisseuses. Ces deux types d'édifices sont principalement installés dans la vallée de l'Hers, entre Fougax-et-Barrineuf en amont, et Chalabre en aval. Le jais fait fonctionner entre 15 et 20 moulins au maximum. Et on dénombre jusqu'à 35 usines de peignes dans les années 1920.

D'emblée, ces activités ont une dimension industrielle\*, puisqu'on y observe une nette répartition des responsabilités et des tâches, y compris dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, avec des marchands commanditaires, la spécialisation des ouvriers, l'existence du travail à domicile, la présence d'une main d'œuvre nombreuse ou encore le poids important des exportations.

1 - Pour approfondir la compréhension technique et historique du jais et du peigne, se reporter aux écrits de Bruno Evans, doctorant en histoire (voir en fin de livre).







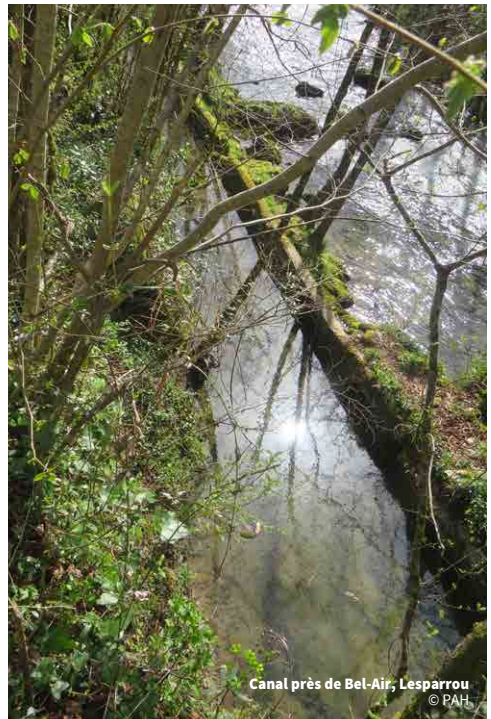
Chaussée de l'Entouadou, sur le Touyre, entre Dreuilhe et Laroque-d'Olmes

© PAH



Prise d'eau de l'Entouadou, sur le Touyre, entre Dreuilhe et Laroque-d'Olmes

© PAH



Canal près de Bel-Air, Lesparrou

© PAH

Parmi cet égrènement de sites, un grand nombre voit différentes activités cohabiter simultanément, et surtout se succéder durant plusieurs siècles. De nombreux exemples attestent la solidité de ce substrat pré-industriel. Ainsi, avec le déclin de la production d'objets en jais, notable à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, plusieurs moulins à polir sont remployés pour accueillir la fabrication des peignes. Des forges sont aussi remaniées en ce sens (peignes à Campredon, textile à Villeneuve-d'Olmes). Le site du moulin foulon des Lévis à Lagarde, attesté au moins dès le XVI<sup>ème</sup> siècle, est occupé jusqu'aux années 1950 par une usine textile. Ancienne propriété seigneuriale, le moulin du Perdut, à Lérans, a été moulin farinier, scierie, usine de peignes et atelier de tissage.



Canal des usines de Mirepoix, le long duquel plusieurs moulins ont produit de la farine ou effiloché des étoffes

© PAH



Machine à filer dite « mule-jenny », Musée du textile et du peigne en corne de Lavelanet © PAH

## DE L'ARTISANAT À L'INDUSTRIE

À partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, et surtout au XIX<sup>ème</sup> siècle, dans le contexte général de la première révolution industrielle\*, le pays d'Olmes prend plus franchement le tournant de la production industrielle. Cette transition se matérialise par une croissance des volumes de fabrication et des effectifs employés et par la fondation de sociétés juridiquement et financièrement mieux établies. En s'émancipant du bassin languedocien, les premiers entrepreneurs textiles engagent en effet une augmentation de leurs capacités de production. Une dynamique usinière s'enclenche et remodèle les paysages.

Dans ce cadre, le processus de mécanisation de la fabrication est déterminant, dans l'industrie textile comme dans celle du peigne en corne. Ainsi, les innovations produisent des machines plus encombrantes, justifiant l'édification de sites propres où l'énergie sera distribuée et l'agrandissement des surfaces d'ateliers. Dans le textile, c'est l'abandon de la filature manuelle pour les machines à carder et machines à filer «jeannette» puis «mule-jenny» qui incite à pousser les murs. Dans une moindre mesure, la mécanisation du tissage, avec l'apparition des métiers automatiques à navette\* volante dans les années 1880, plaide aussi en faveur du regroupement.

Dans le peigne en corne, au cours des années 1840, la mise au point des estadeuses mécaniques semble marquer un tournant comparable.

*Attesté peu après la Révolution, le site des usines Dumons figure parmi les premières implantations industrielles du pays d'Olmes. Issue de la fondation des pionniers Dumas et Dastis, à l'emplacement d'un ancien moulin foulon, l'usine se renforce et devient le premier ensemble intégré du territoire, dès les années 1810. La famille Dumons, impliquée dès le dernier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle, agrandit l'usine. On lui doit aussi la fondation de la Chambre de commerce de l'Ariège en 1899. La transmission générationnelle de l'entreprise se poursuit jusqu'à sa fermeture en 1981. Les murs de l'usine abritent diverses entreprises et surtout le Musée du textile et du peigne en corne de Lavelanet depuis 1983.*

Ici et là, la mécanisation encourage peu à peu la concentration des multiples étapes de fabrication au sein de sociétés uniques. Ce processus se nomme l'intégration\*. Il justifie aussi la construction de bâtiments plus grands, quoique compartimentés pour accueillir les différentes tâches et les ouvriers qui y sont affectés.



Partie la plus ancienne de l'usine textile Dumons à Lavelanet, début XIX<sup>ème</sup> siècle © PAH



**Ancienne filature transformée en tannerie début XX<sup>ème</sup> siècle, ouvertures à claire-voie, Lérans**  
© PAH



C'est donc bien souvent de manière assez discrète que l'esthétique générale des bâtiments distingue ces derniers de l'architecture civile ou agricole ordinaire.

Ce patrimoine architectural de la première phase industrielle est cependant minoritaire dans le paysage d'aujourd'hui. Une première explication à cette rareté réside dans le modèle économique déjà en vigueur. Les recherches de Jean-Michel Minovez<sup>2</sup> ont ainsi mis en évidence combien les entrepreneurs étaient restés dispersés. L'isolement des industriels fait que dominent les entreprises de taille réduite, aux capitaux relativement modestes et à la longévité limitée. De ce fait, les moyens financiers sont plus consacrés à une production immédiate qu'à l'édification de grands vaisseaux. En outre, la main d'œuvre reste dispersée, souvent « à la maison », du fait de la pluriactivité des travailleurs (industrie

et agriculture) et de la récurrence du tissage à domicile. Elle est donc relativement « invisible ». Ainsi, « jusqu'au dernier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle, un regard statique interdit de déceler l'industrie drapière ». (J.-M. Minovez, *L'aventure de la laine*, p. 37-41).

Parallèlement, le développement important de l'industrie du peigne en corne, dont on atteste l'essor au XIX<sup>ème</sup> siècle, notamment du fait d'associations familiales efficaces, permet l'édification de grands ateliers. Plusieurs, encore visibles de nos jours, arborent cette esthétique à la fois sobre et fonctionnelle, à La Bastide-sur-l'Hers ou au Peyrat notamment.

2 - Professeur d'histoire économique à l'Université de Toulouse-Jean Jaurès

**Ancienne usine de peignes Corneil, fondée vers 1855 à La Bastide-sur-l'Hers**  
© PAH





Maisons habitées par les Cabrol vers 1900 à Laroque-d'Olmes © PAH



Maison Sage, Laroque-d'Olmes © PAH

Vaste maison édifée en 1878 pour une famille de notables ayant prospéré dans les affaires textiles. En plus d'avoir occupé la fonction de maire, les Sage ont possédé au moins quatre usines à Laroque.

## HABITAT PATRONAL : DISTINCTION ET DISCRÉTION

L'industrialisation du territoire produit une petite bourgeoisie économique. L'habitat que celle-ci édifie ou remanie et occupe traduit de façon ambivalente cette évolution sociologique. En effet, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la plupart de ces acteurs de l'industrie s'en remettent à des constructions encore sobres ou discrètes.

Ces exemples sont à l'image de très nombreuses maisons des propriétaires d'usine du tournant du XX<sup>ème</sup> siècle. Ces demeures au style peu ostentatoire, trahissent l'extraction souvent modeste de ces entrepreneurs n'ayant pas hérité d'un goût pour l'extravagance. La dispersion très importante des acteurs de l'industrie en de multiples petites entreprises et la grande rareté des transmissions dépassant la deuxième génération familiale suggèrent une faible accumulation financière ; pas plus que dans les usines, ces capitaux semblent avoir été réinvestis dans l'édification de somptueux châteaux. En outre, il n'est pas rare de voir les nouveaux petits patrons occuper un habitat préexistant. Ces anciennes bâtisses villageoises n'arborescent rien des atours des grandes propriétés et pavillons de plaisance.



Maisons habitées par les Bertrand vers 1900 à Laroque-d'Olmes © PAH

Les entrepreneurs les plus aisés occupent des bâtiments plus imposants, qui se démarquent par leur élégance. Mais ils ont souvent pour point commun, tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, d'avoir renforcé leur influence et leurs moyens à partir d'activités complémentaires à l'industrie. Ces bâtiments relèvent de familles n'ayant pas fait de l'industrie leur activité de subsistance ni de façon exclusive, ni de manière durable : aux côtés des activités industrielles, qui s'appuient souvent sur plusieurs domaines simultanément, la possession de terres, la notabilité politique ou militaire, l'engagement dans le négoce, sont fréquents. L'influence économique de ces propriétaires s'étend peu ou pas au XX<sup>ème</sup> siècle. Surtout, si ces maisons sont cossues, c'est davantage par leurs dimensions et éventuellement leurs ornements intérieurs, que dans l'esthétique extérieure.

La première génération des familles Bertrand et Cabrol, impliquées dans le textile laroquais dans les années 1900 et liées par mariage, habite initialement des maisons de bourg sans distinction particulière.

Les points communs sont donc les façades ordonnancées\*, quelques balcons et ferronneries soignées, les initiales du commanditaire en épigraphe\*, les portes en bois massif avec heurtoir, parfois de petits parcs arborés. À l'intérieur, de beaux escaliers, et quelques exemples de marqueteries parfois exceptionnelles et de petites cheminées en marbre.



Balcon de la maison Courrent puis Hérisson-Laroche, Bélesta  
© PAH

Dans la famille Courrent, on compte des propriétaires, négociants, et quatre maires. Jacques Courrent a créé plusieurs sites industriels (moulins, scierie en face de la demeure). Sa fille, Rosa, épouse Paul Hérisson, dit Hérisson-Laroche, rentier et agent d'assurances.



Maison dite Cazaméa, Bélesta  
© PAH

Plus iconoclaste, la maison aurait été construite en 1881, pour François Dilhat, tailleur de pierres à Bélesta. On lui doit sans doute ces ornements singuliers : pierres de taille piquées, balcon ouvragé... Elle est plus tard la propriété de la famille d'industriels du textile Cazaméa, qui détiennent l'usine en face, encore active dans les années 1970.



Maison Coulom, La Bastide-sur-l'Hers  
© PAH

Les Coulom ont détenu diverses usines (peignes à La Bastide-sur-l'Hers, scierie à L'Aiguillon...).



Maison Bez, L'éran  
© PAH

Demeure de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle habitée par les tanneurs Bez.

Maisons du XVIII<sup>ème</sup> siècle habitées par une famille de peigniers.



Porte d'entrée d'une des maisons Maurel, Laroque-d'Olmes  
© PAH

Dominante dans l'industrie laroquaise au XIX<sup>ème</sup> siècle, la famille Maurel est impliquée dans le domaine bancaire et possède plusieurs usines textiles sur la commune.



Maison Bez, La Bastide-sur-l'Hers  
© PAH



Château des Aulnaies - détail des faïences Virebent © PAH

Dans ce paysage de relative sobriété, de rares exemples se démarquent. Ainsi, par leur ampleur et leur style, les maisons des banquiers Bastide et De Roaldès de Lavelanet témoignent de la prospérité qu'ont connu ces deux familles liées par mariage. Elles soulignent le rôle capital du milieu bancaire régional dans le financement de l'industrie textile locale.

## LE CHÂTEAU DES AULNAIES

Engagés dans le négoce du tissu puis fondateurs d'un établissement bancaire en 1829, les Bastide habitent d'abord une demeure associée à un foulon et une filature, et bordée de canaux servant aux usines et moulins du quartier. Cette première résidence se trouve à l'emplacement de l'actuelle « maison De Roaldès ». En 1890, le « château des Aulnaies » est ajouté. Les décors de cet édifice de style néo-médiéval sont le fait d'entrepreneurs toulousains réputés (vitraux de l'atelier Saint-Blancat, faïences de la renommée manufacture Virebent de Launaguet...). Le parc est agencé par l'horticulteur et paysagiste Jacques Labelle, directeur des Jardins et promenades de la Ville de Toulouse. Ce dernier tire bénéfice de l'omniprésence des canaux industriels pour appliquer les principes du pittoresque concrétisés dans les grands parcs parisiens du moment, comme le parc des Buttes-Chaumont, inauguré en 1867. Les reliefs de la nature sont reproduits en grottes et lacs aussi factices que gracieux.



Château des Aulnaies - détail des faïences Fourmaintraux-Delassus © PAH



Le château des Aulnaies © PAH



**« LE PROBLÈME, POUR M. LABELLE, A ÉTÉ DE FAIRE UNE COMPOSITION DE TRACÉ D'ALLÉES, DE VALLONNEMENTS ET DE PLANTATIONS (...) TOUT EN CONSERVANT LE BÉNÉFICE DES CANAUX D'ALIMENTATION DES USINES (...) LES BLOCS DE ROCHERS DE LA PARTIE CENTRALE FORMANT LA GRANDE CASCADE, SÉPARANT LES RAVINS OÙ S'ENGOUFFRENT AVEC UNE VITESSE VERTIGINEUSE LES EAUX DES VANNES DE DÉCHARGE, ONT ÉTÉ SUPERPOSÉS EN IMITATION DES ROCHES PRIMITIVES DES SAINT-BARTHÉLEMY (...) »**  
*(Annales de la Société d'horticulture de la Haute-Garonne, 1894).*

### LA MAISON DE ROALDÈS

La maison historique, remaniée et agrandie entre 1897 et les années 1930, comprend des éléments décoratifs remarquables (véranda et verrières, lambris, cheminée, loggias, kiosque dans le parc). La salle des coffres du sous-sol rappelle que longtemps la banque Bastide fut installée dans la maison d'habitation même. Les lieux accueillirent aussi les bureaux de la Chambre syndicale patronale textile de Lavelanet-Laroque.



Carte postale de Lavelanet, 1<sup>ère</sup> moitié du XX<sup>ème</sup> siècle  
© Coll. part.



On remarque les jardins en terrasse exposés au sud-ouest et les usines du centre-ville.

## L'HABITAT POPULAIRE

L'habitat des artisans, quant à lui, ne se distingue encore en rien de celui qui est occupé par les autres représentants de la classe populaire, comme les petits paysans. Du fait de la pluriactivité répandue, les uns correspondent d'ailleurs souvent aux autres.

Pour ce qui concerne les ouvriers, les patrons ne se sont pas véritablement saisis de la question du logement. Cette main d'œuvre populaire habite les rues étroites des centre-bourgs, dont les faubourgs et les coteaux en soulanes\* sont souvent occupés par des parcelles de jardins. Jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les ateliers où s'effectue le tissage à domicile ne se démarquent pas outre-mesure dans le paysage.



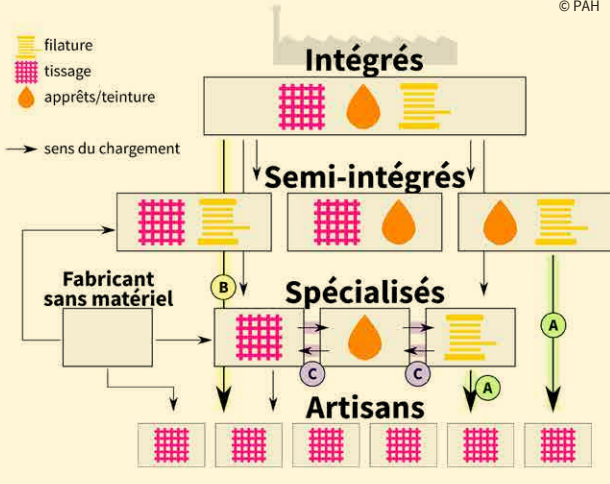
Habitat populaire du vieux Lavelanet, début XX<sup>ème</sup> siècle  
© Archives départementales de l'Ariège, 10F1617



# L'ESSON D'UNE ARCHITECTURE EMBLÉMATIQUE (1900-1945)

## DES PAYSAGES PRODUITS D'UN MODÈLE ÉCONOMIQUE

Schéma de l'organisation du système productif local © PAH



L'évolution des paysages industriels du territoire au début du XX<sup>ème</sup> siècle doit bien être comprise comme résultant d'une structuration socio-économique particulière. Dans le domaine du textile, Jean-Michel Minovez a mis en évidence l'organisation spécifique de l'appareil productif. Ce modèle, dont l'efficacité est culminante dans le courant de ce siècle, repose sur la dispersion et la très forte spécialisation des entrepreneurs, donc le faible nombre d'intégrés\*.

Cet émiettement favorise la discrétion des emprises industrielles textiles. Mais il est aussi un facteur de grande diversité des sites, avec dans l'ordre décroissant :

- de rares mais grandes usines intégrées, disposant de la totalité des équipements, dont l'emprise peut dépasser l'hectare ;
- de multiples usines de taille modeste pour les industriels semi-intégrés (cumulant deux spécialités) ou les spécialisés\* (une seule) ;
- les ateliers plus réduits des fabricants en chambre\* (cf. page suivante) ;
- les petits ateliers des tisserands à façon, artisans dépendants de la sollicitation des industriels, qui tissent à domicile, en famille, sur un nombre réduit de machines.

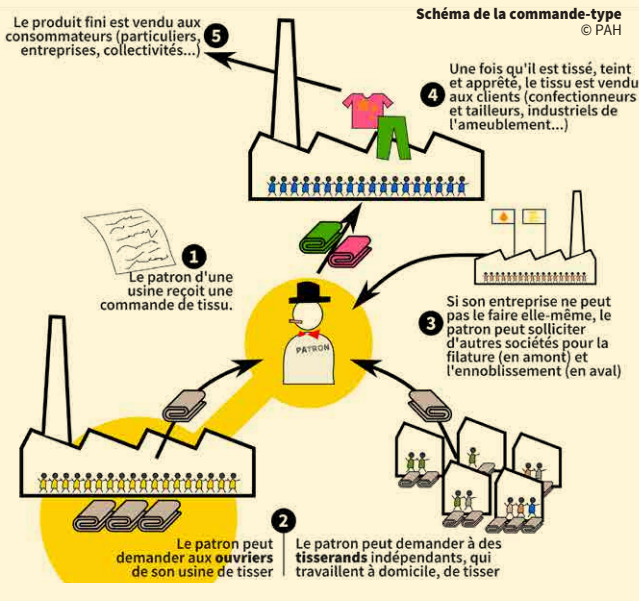
À noter qu'en l'absence d'entreprises du secteur de la confection, sauf quelques rares exemples tardifs et peu nombreux, les entreprises textiles du pays d'Olmes produisent pour des clients extérieurs, établis pour l'essentiel dans le Nord et l'Est de la France, ou la région parisienne.

Cette organisation crée un système d'interdépendance très imbriqué, les uns ayant besoin des autres, pour honorer l'intégralité d'une commande comprenant filature, tissage et ennoblement.

### LE SCHÉMA DE LA COMMANDE-TYPE

Pour répondre à la demande d'un client demandant la fabrication d'une pièce de tissu, semi-intégrés et spécialisés ont l'obligation de recourir à des partenaires qui accompliront les tâches qu'eux-mêmes ne peuvent assurer. Cette externalisation, ou sous-traitance, repose donc sur la relation entre le donneur d'ordres (« chargeur\* ») et son receveur (« façonnier\* »).

Ce travail « à façon » recouvre plusieurs réalités. De façon très commune, il s'agit du fabricant spécialisé chargeant des tisserands à domicile (relation « A » sur le schéma page de gauche). Mais il est à noter que les intégrés, et de manière générale les usines disposant pourtant d'une main d'œuvre ouvrière importante en leur sein, ont aussi recours à la sous-traitance et aux





Vue générale du hameau d'Ivry-sur-l'Hers  
© PAH

artisans-tisserands (relation « B »), qui leur apporte des avantages sociaux, financiers et techniques (voir page 22).

La chaîne de la sous-traitance n'est pas uniforme. Les relations peuvent aussi être horizontales : les spécialisés peuvent solliciter leurs homologues dans d'autres spécialités (relation « C »), par exemple un fabricant vis-à-vis d'un teinturier. Dans ce système, un même acteur spécialisé peut d'ailleurs alternativement ou simultanément être chargeur et façonnier. À noter qu'il existe aussi des ouvriers salariés à domicile ; ils sont souvent chargés du filetage, à savoir la vérification des pièces tissées et le repérage des erreurs.

Bien souvent, les industriels du pays d'Olmes sont donc à la fois logiquement concurrents, et nécessairement partenaires. Cette organisation fait aussi la souplesse et la réactivité des entreprises locales non-intégrées, qui à la différence des grosses sociétés, peuvent répondre à des commandes variées de façon successive et répétée en mobilisant « leurs » artisans, lesquels font parfois tourner leurs métiers à tisser jour et nuit, les membres de la famille se relayant.

Dans le domaine du peigne en corne, la diversité des implantations se rencontre aussi, bien que de façon moins spectaculaire, puisque coexistent de véritables hameaux usiniers établis au XIX<sup>ème</sup> siècle où tous les ateliers s'organisent sur un même site, et des implantations plus modestes, petites coopératives et sociétés fondées dans le courant du XX<sup>ème</sup> siècle.

*Située à La Bastide-sur-l'Hers, en bord de rivière, l'usine d'Ivry naît en 1867, à l'initiative d'Emile Courtois. Dirigée par son fils Louis et profitant d'un moteur hydraulique, elle est successivement agrandie dans les décennies qui suivent, et emploie jusqu'à 115 personnes en 1900. Ateliers, bureaux, logements patronaux et d'ouvriers s'y côtoient. Louée dans les années 1930, elle est reprise par la famille Juret qui y poursuit la fabrication de peignes et d'engrais à base de corne jusqu'au milieu des années 1980. Elle fait face à un autre hameau usinier, Campredon (voir p. 34).*

Dans ce secteur aussi, certaines étapes sont faites à façon et à domicile, dans un contexte de pluriactivité similaire.

## LE CAS DES FABRICANTS « SANS MATÉRIEL »

Certains entrepreneurs ne disposent même pas de matériel productif à leur nom. À leur charge, sont le choix des matières, des couleurs et des modèles, généralement l'ourdissage, et la vente des productions. Ces fabricants « en chambre » ont donc nécessairement recours à des façonniers qu'ils connaissent bien, pour la filature, le tissage, la teinture et les apprêts. Leurs bâtiments se limitent généralement à des ateliers d'ourdissage, d'échantillonnage et de stockage, et un bureau.

**« IL EXISTE DE MÊME À FOUGAX ET DANS LES HAMEAUX DU COL DEL TEIL, DE LA BABOURADE ET DANS QUELQUES AUTRES MÉTAIRIES ENVIRONNANTES QUELQUES PAYSANS-BISCAYEURS (PAYSANS L'ÉTÉ, BISCAYEURS L'HIVER) QUI POSSÈDENT UN FOUR ET UNE PRESSE DANS LEUR FERME ET À QUI LES FABRICANTS DONNENT DU TRAVAIL À FAÇON, GÉNÉRALEMENT PAR LOT DE TRENTE CORNES. »**

(Maurice Tanière, « La région industrielle de Lavelanet. Notes de géographie sociale », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1954, p. 65.)

Parallèlement, de nouvelles formes juridiques (sociétés anonymes...) facilitent la création d'usines plus grandes.



Ancienne centrale électrique de Campredon  
© PAH

## DES PAYSAGES PRODUITS DE L'ÉNERGIE

À la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècle, l'organisation productive se renouvelle, sans réellement bouleverser les principes de la dispersion. L'évolution des sources d'énergie constitue un facteur majeur d'évolution des formes architecturales. Un paysage plus spécifique se crée. Si l'attachement à la force hydromécanique\* traditionnelle demeure ancré, l'introduction d'alternatives que sont l'électricité, et la vapeur de manière tardive, a un impact notable sur le paysage industriel.

### LE TOURNANT DE L'ÉLECTRICITÉ

Cette énergie est une ressource convoitée, notamment dans le domaine industriel. À partir des années 1880, la maîtrise de l'éclairage par les lampes à incandescence nourrit l'intérêt de tous, à mesure que de premières localités en bénéficient dans l'espace public. Les perspectives sont intéressantes, dans la mesure où l'ampoule électrique est jugée plus fiable, plus efficace et meilleure pour la santé que l'éclairage à la bougie, au pétrole ou gaz. La production électrique, qui est initialement le fait de ressources du sous-sol, trouve un avantage décisif avec la mise au point de l'hydroélectricité. À cette époque, l'ingénieur couserannais Aristide Bergès vante la lumière électrique produite par l'hydroélectricité, dite « houille blanche » ou « houille verte »\*, comme à

On remarque à la fois l'emplacement des câbles électriques, et derrière, les locaux d'une usine de peignes.

même de répondre aux promesses de la devise nationale : *liberté* pour chacun, dans la famille, de veiller ou non, *égalité* d'éclairage pour toutes les populations, *fraternité* des communautés ouvrières et villageoises, dont l'entraide est facilitée par l'éclairage<sup>3</sup>. Le développement de l'hydroélectricité intéresse aussi la mise en mouvement des machines.

En 1899, c'est à Campredon, à l'initiative de l'ingénieur Charles Biliotti, qu'est créée l'une des premières centrales hydroélectriques des Pyrénées. Légèrement antérieure à la grande usine de Saint-Georges à Axat, et précédant aussi la première centrale d'Orlu, mise en service en 1905, elle va permettre d'offrir du courant nécessaire à l'éclairage et au fonctionnement d'usines à Lavelanet, grâce à ses quatre turbines. La mise en place d'autres petites centrales sur le territoire, relevant de ce modèle de la « houille verte », qui s'inscrit dans un mouvement général à l'échelle nationale, profite aussi à l'industrie textile. La Société pyrénéenne d'énergie électrique assure l'extension du réseau dans les années qui suivent.

3- Voir note d'Aristide Bergès, Président du conseil d'administration de la Société d'éclairage de la Vallée du Grésivaudan, 30 mars 1898, « Notice à l'usage des abonnés sur la lumière électrique » (citée par Beltran & Carré, 2016 (p. 109).

Progressivement et aisément accessible partout, l'électricité facilite aussi le maintien à domicile des travailleurs, donc leur dispersion, ce qui, en plus de motivations productives, suscite l'intérêt des décideurs pour des raisons sociales et politiques. Ainsi, on regroupe les familles, on évite les mouvements collectifs et les révoltes dans les usines, qu'il n'est pas nécessaire d'agrandir<sup>4</sup>. On y voit aussi un remède à l'exode rural. L'électrification accompagne en outre la modernisation du matériel, la salubrité et la simplification de l'architecture des ateliers. Plus facile à stopper qu'une machine à vapeur, ne nécessitant pas une alimentation dispendieuse en combustible, l'électricité séduit aussi pour sa souplesse.

Spécifiquement construits près du domicile ou recyclés de l'activité agricole, les ateliers se multiplient dans le tissu des villes et des bourgs, dont le paysage devient presque intégralement façonné par les exigences de la production et de la sous-traitance industrielles.

Il faut cependant attendre l'entre-deux-guerres, avec l'optimisation des grands barrages pyrénéens pour que l'électricité, longtemps perçue comme relativement luxueuse, ne défie véritablement l'éclairage au gaz et à la lampe à pétrole et la force de l'hydromécanique.

Dans les décennies qui suivent, sa généralisation a un autre impact sur les paysages, par l'installation de postes de transformation. Ces derniers se multiplient auprès des sites industriels, traduisant le recours massif des entrepreneurs à l'électricité.

**« ON ÉPROUVE VRAIMENT UNE SENSATION PLEINE DE CHARME A VISITER UN ATELIER INDIVIDUEL MODERNISÉ. QU'ON IMAGINE UNE RIANTE MAISON DE BOURG, AUX RIDEAUX CLAIRS. PAR L'ENTREBÂILLEMENT D'UNE PORTE, ON PEUT APERCEVOIR UNE SALLE À MANGER PROPRETTE, OÙ BRILLENТ DES CRISTAUX. UN LONG COULOIR, AUX CARREAUX LUISANTS, CONDUIT AU JARDIN QU'ÉGAIENT DES PARTERRES DE FLEURS. L'ATELIER S'ÉLÈVE AU FOND DU JARDIN. DEUX MÉTIERS DRESSENT LEUR OSSATURE DANS LE HALL, QUI DUT ÊTRE UNE ANCIENNE GRANGE. DE GRANDES BAIES VITRÉES LAISSENT PÉNÉTRER À PLEINS FLOTS L'AIR ET LA LUMIÈRE. UNE FEMME PRÉPARE LES BOBINES DE FILS TANDIS QUE L'HOMME ET SON FRÈRE SUIVENT ATTENTIVEMENT LE JEU DES NAVETTES. UN PETIT MOTEUR FAIT MOUVOIR TOUS LES APPAREILS. LES HOMMES CHANTENT GAIEMENT, ET SCANDENT LES MOUVEMENTS DU MÉTIER. ON EMPORTE DE LA VISITE LA VISION DU BONHEUR RECONQUIS. LES TISSEURS DE LAVELANET NE PENSENT PLUS, CERTES, À SE DÉRACINER, ET LE PATRONAT SE FÉLICITE D'UN RÉGIME QUI REND LA GRÈVE ILLUSOIRE, ET LEUR LAISSE LA LIBRE DISPOSITION DES FONDS QU'EUT NÉCESSITÉ LA CONSTRUCTION D'UNE USINE. »**

(« La désertion des campagnes et le lendemain de la guerre », Auguste Pawlowski, *Revue politique et parlementaire*, 1916).

4 - Voir Beltran & Carré, 2016 (pp. 140-141) et B. Evans (2020).



## CHARBON, VAPEUR ET CHEMINÉES

Parallèlement, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et surtout au début du XX<sup>ème</sup> siècle, la machine à vapeur, même si elle ne deviendra jamais majoritaire, apparaît comme une autre solution. Bien que mise au point un siècle plus tôt par les Britanniques, la vapeur s'imisce lentement et tardivement en France. Au moment où enfin, elle aurait pu devenir la ressource dominante, l'essor de l'hydroélectricité va la supplanter durablement. Il faut rappeler que recourir à la vapeur a un coût, celui du

combustible, le charbon, à importer de bassins houillers éloignés (Decazeville notamment). Avant tout, ce moteur est donc d'usage dans les régions minières, comme le Nord et l'Est de la France.

Ceci explique en partie le faible nombre de cheminées d'usine construites en pays d'Olmes, et leur édification assez tardive, pour beaucoup dans les années 1920 à 1940, principalement auprès d'usines intégrées. Car cet édifice, icône de l'imagerie industrielle, est indissociable de l'usage de la vapeur.

### LE PRINCIPE DE LA CHEMINÉE D'USINE

Une cheminée domine toujours un site de combustion (machine à vapeur ou four).

Si les premières cheminées, en Grande-Bretagne, coiffent les fours de fonte du plomb ou les chaudières permettant le pompage des eaux infiltrées dans les mines, elles se multiplient ensuite auprès des usines textiles, du coton puis de la laine, d'abord outre-Manche, dès 1800.

Construites en pierre avant 1850, les cheminées sont ensuite édifiées en briques, y compris dans les régions où l'approvisionnement en terre est difficile.

S'il existe des briqueteries dans l'est de l'Ariège, il est probable que les tuileries de l'Aude aient été mobilisées.

La brique demeure prioritaire dans les constructions de cheminées jusqu'aux années 1940. On sait aussi qu'ont existé des cheminées en tôle, plus légères mais plus fragiles, subissant rapidement la corrosion.



Cheminée de l'usine SAB de Montferrier  
© PAH



Brique provenant de la briqueterie de Fumel-Libos,  
Lot-et-Garonne, près de la cheminée de Campredon  
© PAH

La cheminée a un double usage : elle évacue les fumées de la combustion, et entretient son foyer. Son fonctionnement s'appuie sur la loi physique établissant qu'à volume égal, l'air chaud est plus léger que l'air froid, et va donc irrémédiablement « monter ». Le principe de la cheminée exacerbe ce phénomène, par création et entretien d'un appel d'air, facilité par la forme et la hauteur de l'édifice. Ainsi, le courant d'air continu – on parle du « tirage » – est essentiel à la combustion, et donc au fonctionnement et à la productivité des machines. Parallèlement, la cheminée sert à aspirer la fumée, et à évacuer à bonne hauteur cet air vicié par les résidus de combustion.

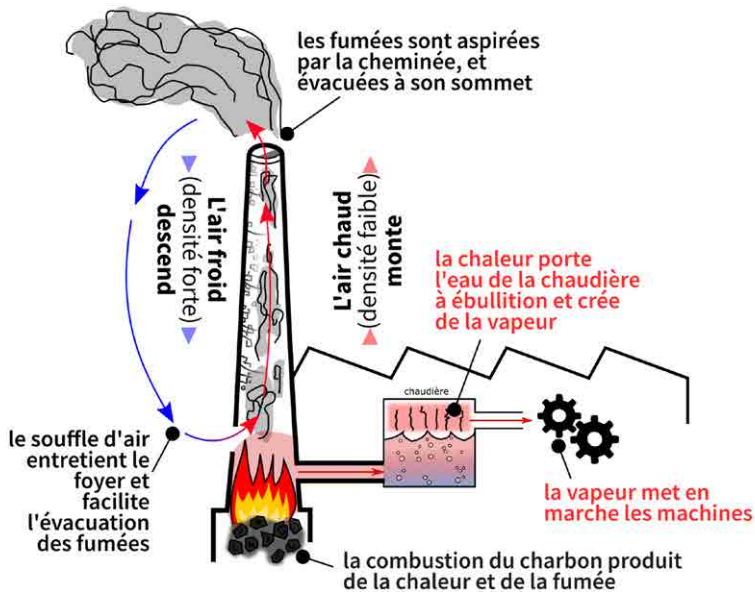


Schéma du principe de fonctionnement de la cheminée d'usine © PAH

La hauteur de la cheminée détermine le tirage. Elle doit être évaluée en fonction de l'importance du foyer, de sa distance par rapport à la cheminée et de la nature du sol. Une hauteur trop importante peut toutefois s'avérer préjudiciable : le risque principal étant de perdre trop de chaleur avant le sommet et ainsi rompre l'appel d'air. Il convient aussi de s'adapter à la topographie environnante, au relief et aux vents dominants, pour éviter d'altérer le tirage et d'incommoder les riverains.

La cheminée se compose de trois niveaux : le socle (ou piédestal), le fut, le couronnement (ou chapiteau).

- Le socle enferme la chambre de prise de la fumée venant des foyers. Il est percé d'au moins deux portes à la base (l'une pour accéder au conduit pour la construction et la maintenance, l'autre reçoit la fumée).

- Le fut permet l'ascension de la fumée. L'intérieur de l'édifice est tapissé de briques réfractaires, plus résistantes à la température extrême. Initialement carrées, les cheminées sont ensuite rondes, forme plus favorable en termes de prise au vent, et plus économique car demandant moins de matériau. On ceint souvent le fut de cerclages métalliques, utiles pour lutter contre la pression et la chaleur. Les briques sont généralement installées « en boutisse » (côté le plus court en parement extérieur), méthode plus adaptée à la création d'une maçonnerie circulaire : on obtient la forme ronde par ajout de mortier dans les interstices, voire par l'utilisation de briques légèrement cintrées, certes plus coûteuses.

- Le chapiteau permet l'évacuation des fumées. On ajoute un couronnement en fonte ou plomb, constitué de plaques boulonnées, qui permet d'éviter les infiltrations d'eau. Le couronnement a aussi vocation décorative : il permet d'exalter la prospérité de l'entreprise en présentant un monogramme, le nom de la société, une corniche ouvragée... Les décors locaux sont peu variés mais témoignent de cette fonction symbolique.



**ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX DE FUMISTERIE**  
CONSTRUCTIONS DE FOURS POUR BOULANGERS & PATISSIERS  
RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

**Chabrouty Frères**

78, Rue Frescaty **CASTRES** 9, Rue Castelnest **ALBI**

*Castres, le 4<sup>er</sup> Mai 1922*

*Devis produit à M<sup>re</sup> Jean Fonquernie  
Industriel à Laroque d'Olmes (Suzège) concernant la  
construction d'une cheminée de 32 mètres de hauteur.  
La dite cheminée aura un diamètre intérieur de*

**CHIMÉES D'USINES**

TÉLÉPHONE 070

CHAUDIÈRES & MACHINES  
A VAPEUR  
DE TOUS SYSTÈMES  
FOURS A CHAUX  
AGAZ & COKE  
FOURS HOFFMAN  
FOURS MARTIN  
MATÉRIEL INDUSTRIEL

CALDRIFÈRES & FOURS CARBONISATEURS  
VENTE & ACHAT DE CHAUDIÈRES  
Fournitures  
DE TOUS PRODUITS RÉFRACTAIRES

**Devis relatif à la fabrication d'une cheminée  
pour l'usine Fonquernie, Laroque-d'Olmes, 1922**  
© Coll. part.

Fruit de calculs complexes et savants, la construction se fait par l'intérieur, sans échafaudage extérieur. Les ouvriers entrent par l'une des portes du socle, puis installent les briques autour d'eux, fixant au gré de leur ascension des traverses provisoires en bois dans la maçonnerie, puis des échelons en fer pérennes qui leur permettront ensuite de redescendre, puis d'assurer la maintenance de l'édifice. Les matériaux sont acheminés par l'extérieur, à l'aide d'un câble actionné par un treuil et passant par une poulie.

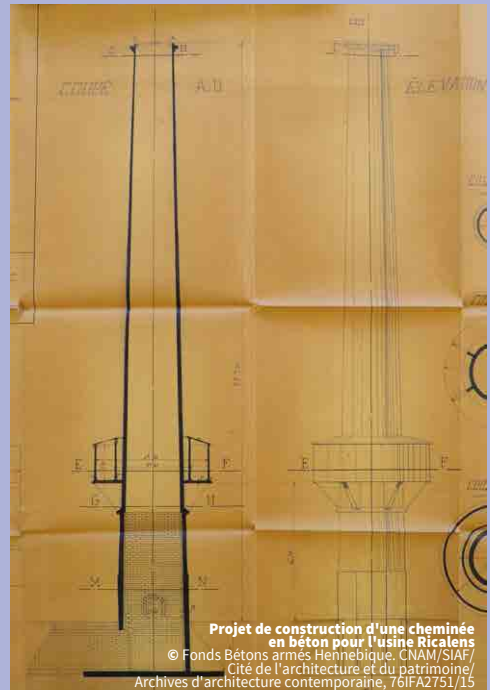
levard Lascrosses, Toulouse.

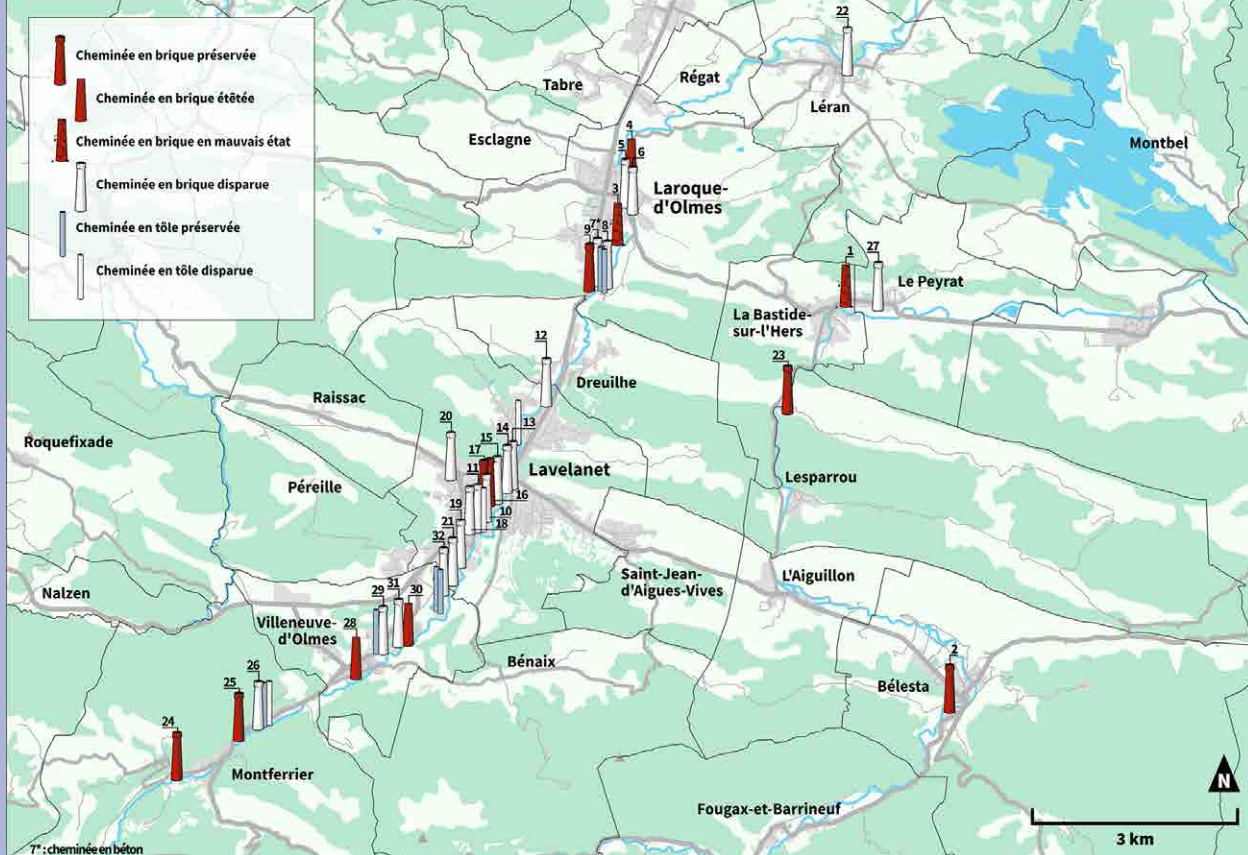
**BRIQUETEURS-FUMISTES DEMAN-  
dés.** Ecrire : J.-B. Chabrouty, entre-  
preneurs à Castres (Tarn). S'abstenir  
si pas compétent.

**MONTEURS SPECIALISES POUR**

**Petite annonce pour le recrutement d'ouvriers-briqueteurs,**  
**La Dépêche, 1940**

© Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





**Carte historique des cheminées industrielles du territoire**  
 © PAH et les contributeurs d'Open Street Map

1. Usine de peignes Bez, La Bastide-sur-l'Hers.
2. Scierie Simorre, Bélesta.
3. Usine textile Cazals, Laroque-d'Olmes.
4. Usine textile Fonquernie, Laroque-d'Olmes.
5. Usine textile Maurel (1), Laroque-d'Olmes.
6. Usine textile Maurel (2), Laroque-d'Olmes.
7. Usine textile Ricalens (1), Laroque-d'Olmes.
8. Usine textile Ricalens (2), Laroque-d'Olmes.
9. Usine textile Ricalens (3), Laroque-d'Olmes.
10. Usine textile Bezombes, Lavelanet.
11. Usine textile Calvet, Lavelanet.
12. Usine textile Couquet, Lavelanet.
13. Usine textile Escolier-Diant (1), Lavelanet.
14. Usine textile Escolier-Diant (2), Lavelanet.
15. Usine textile Dumons (1), Lavelanet.
16. Usine textile Dumons (2), Lavelanet.
17. Usine textile Émile Roudière, Lavelanet.
18. Usine textile Joucla, Lavelanet.
19. Usine textile « Mouton » Fonquernie, Lavelanet.
20. Usine textile Rivière, Lavelanet.
21. Usine textile SITA, Lavelanet.
22. Tanneries Bez, Lérans.
23. Usine de peignes Azéma-Bigou, Lesparrou.
24. Usine textile Huillet, Montferrier.



25. Usine textile SAB, Montferrier.
26. Usine textile SOTAP-Carol, Montferrier.
27. Usine de peignes Costes-Bez, Le Peyrat.
28. Usine textile Barbe, Villeneuve-d'Olmes.
29. Usine textile La Ruche, Villeneuve-d'Olmes.
30. Usine textile Sicre-Maris (1), Villeneuve-d'Olmes.
31. Usine textile Sicre-Maris (2), Villeneuve-d'Olmes.
32. Usine textile St-Nestor, Villeneuve-d'Olmes.

## ICONIQUES DENTS DE SCIE...

La toiture asymétrique du shed\* est une autre signature de l'architecture industrielle. Sa qualité principale repose sur la présence d'un pan long et opaque face au soleil, et un pan ouvert, vitré, à l'opposé, permettant de laisser entrer la lumière

naturelle diffuse du ciel sans que les rayons ne parviennent directement à l'intérieur de l'atelier. Dans l'hémisphère nord, le pan vitré se trouvera plutôt orienté au nord, car c'est au sud que le soleil se trouve au zénith, donc le plus brûlant.

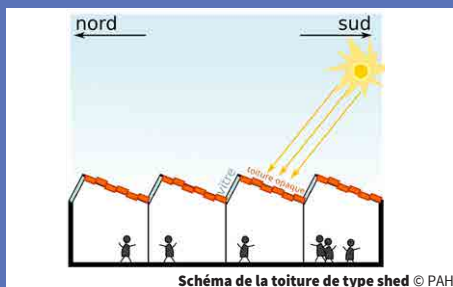


Schéma de la toiture de type shed © PAH



Sheds à Lavelanet © PAH

## FONCTIONNEMENT DU SHED

Le shed tient son nom d'un terme anglais qui désigne un petit hangar ou atelier, mais sans doute aussi de l'expression « to shed light on » : « répandre, diffuser la lumière ». Anglicisme dévoyé, on l'appelle « sawtooth roof » ou « northlight roof » en anglais<sup>5</sup>. En français, on peut aussi parler de « toiture à redans » ou « redents partiels », ou « à dents de scie ».

Cet « éclairage zénithal indirect » procure plusieurs avantages. Il évite :

- la décoloration et le dessèchement du textile ;
- la surchauffe des ateliers ;
- l'éblouissement des ouvriers ;
- la création d'ombres gênantes dans le travail.

La concomitance du développement du shed et du recours à l'électricité, a priori paradoxale, s'explique par l'efficacité encore limitée de l'éclairage artificiel jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, et par la facilité d'exécution des ateliers. C'est là un autre atout majeur de cette construction reposant sur des charpentes et piliers légers : elle correspond à un modèle d'atelier facile à agrandir au gré de la croissance de l'usine, en abattant une seule cloison pour ajouter une ou plusieurs travées, et non quatre murs porteurs. Les murs s'adaptent désormais aux machines, et non plus l'inverse.

D'autres atouts peuvent être pointés. Le shed évite les risques d'incendie liés à l'éclairage artificiel. On rapporte que certains industriels du textile britannique ont cessé de s'assurer contre ce risque une fois les sheds généralisés. Enfin, il facilite la circulation et la surveillance des ouvriers, avec l'emploi d'un moindre nombre de contremaîtres au sein de ces ateliers sans murs !



Shed de l'ancienne usine Dumons, Lavelanet © PAH

Spécifiquement mis au point pour l'industrie, les sheds apparaissent probablement dans les années 1820, autour des premières usines textiles britanniques intégrées du coton, près de Manchester. Importée en France en 1850 par les industriels du textile alsaciens, cette forme de toiture n'arrive en Ariège que plus tard, vraisemblablement dans les dernières décennies du XIX<sup>ème</sup> siècle. Couverture plus adaptée aux ateliers mécanisés des usines qu'aux locaux individuels, le shed s'impose donc assez tardivement en pays d'Olmes, sans doute après 1900 et surtout pendant l'entre-deux-guerres, à mesure que la concentration progresse doucement.

5 - Littéralement, « toit en dent de scie » ou « toit éclairé par le nord ».



Sheds de l'ancienne usine Fonquernie, Laroque-d'Olmes © PAH

Longtemps peu étudié, jugé rébarbatif, le shed bénéficie pourtant d'innovations variées qui produisent des modèles différents. Ces variations peuvent tenir aux matériaux et aux techniques. Ainsi, les charpentes en bois sont partiellement remplacées par la fonte, les murs de briques pleines puis creuses succèdent à ceux de pierre, avant que le béton ne s'impose, et que les bardages de tôle ne se développent. La couverture au sud est d'abord en tuiles mécaniques, légères et faciles à installer.

Les tuileries et briqueteries du Languedoc les fabriquent en nombre. Côté nord, on installe d'abord du verre (simple, double, cannelé, martelé ou dit « cathédrale »), plus ou moins translucide.

*L'usine **Fonquernie** se trouve à l'emplacement d'une filature, propriété Delglat, attestée en 1842 et augmentée d'un foulon peu après. Passée aux Vivès, l'usine est rachetée en 1908 par Léon Fonquernie, qui l'agrandit et en fait un site intégré. Gérée en famille, l'usine est ensuite pilotée par le fils Léopold. Trop insuffisamment modernisée, elle ferme toutefois en 1980 alors qu'elle emploie encore plus de 300 personnes. Un temps partiellement occupés par une autre entreprise textile, les locaux sont divisés et aléatoirement réaffectés.*



Toitures de l'ancienne usine Fonquernie, Laroque-d'Olmes © PAH



Tuiles de l'ancienne usine SITA, Lavelanet © PAH



Toits à pans brisés de l'usine Calvet, Lavelanet © PAH

Oltre les matériaux, la diversité des sheds se fait aussi par la répétition de la « dent de scie », l'unité de base, reproduite jusqu'à 24 fois pour l'usine

Fonquernie de Laroque-d'Olmes. On peut aussi comparer les largeurs de travées (de 5 à 25 m sur les exemples locaux), l'angle de la toiture, ou encore l'orientation qui en fonction des situations, ne respecte pas toujours l'axe nord-sud. Des variations architecturales existent : lanterneau facilitant l'aération, pans brisés ou inversés...

L'industrie impose des usines de plus en plus vastes par le renforcement de certaines sociétés intégrées\* du XIX<sup>ème</sup> siècle (comme Dumons à Lavelanet), mais aussi par la création de nouvelles entreprises rapidement puissantes, comme Escolier-Diant à Lavelanet en 1906, ou Ricalens à Laroque-d'Olmes, qui devient dans les années 1920 le plus gros employeur du territoire. Ces locaux sont ceux du triomphe du shed et de la cheminée.



Vue générale de l'usine Ricalens v. 1945 © Archives départementales de l'Ariège, 47J18



Vue intérieure de l'usine Ricalens v. 1945 © Archives départementales de l'Ariège, 47J18

*Implantée sur le site d'un ancien moulin à farine et à huile établi au bord d'un canal, l'entreprise d'Antoine et Étienne **Ricalens** est l'une des premières sociétés intégrées du territoire. Spécialisée dans la fabrication de draps épais et robustes, le cuir-laine, récompensé dans les grandes expositions, elle bénéficie de financements importants. Dans l'entre-deux-guerres, et jusqu'à la fin des années 1940, de très vastes ateliers sont construits portant l'étendue du site à 3,5 hectares. La faillite de la société en 1953 augure neuf années d'incertitudes pour ce gigantesque ensemble industriel, très convoité, finalement repris par trois sociétés distinctes : la Société ariégeoise de bonneterie (voir p. 53), la Société de teintures et apprêts des Pyrénées-Marius Carol (p. 54), et surtout l'entreprise Michel Thierry (voir p. 46).*



Coopérative textile de l'Avenir, Lavelanet  
© PAH

## LES COOPÉRATIVES, UN VECTEUR DE DÉVELOPPEMENT DE L'ESTHÉTIQUE USINIÈRE

Dans les premières années du XX<sup>ème</sup> siècle, le développement usinier bénéficie aussi de l'émergence du modèle des coopératives. Dans celles-ci, un certain nombre d'artisans tisserands\* décident la mise en commun de certains moyens pour faciliter le travail et réduire les coûts.

**« AINSI, CHAQUE FOIS QUE CELA A ÉTÉ POSSIBLE, LES FAÇONNIERS SE SONT GROUPÉS PAR HUIT, DIX OU DOUZE, PARTAGEANT LES FRAIS DE LOCATION DU LOCAL, D'ÉCLAIRAGE, D'APPROVISIONNEMENT EN FORCE MOTRICE. »**  
(Maurice Tanière)

Cette concentration physique nécessite l'édification d'ateliers plus vastes, pratiques. L'adaptabilité de la construction en sheds\* se prête à cette dynamique qui sans être générale, constitue un phénomène notable, et concerne également le peigne. L'Union, L'Avenir, Le Progrès... ces sociétés se dotent de dénominations parfois lyriques, qui sont les étendards des revendications et des idéaux de solidarité et d'entraide portés par ce mouvement populaire.



Maison du peignier Toussaint Richou, Lesparrou  
© PAH

Au bord de l'Hers à Lesparrou, le peignier Toussaint Richou s'est lié à d'autres associés, dont plusieurs de sa famille, pour gérer son usine de peignes, établie sous la forme d'une coopérative dans les premières années du XX<sup>ème</sup> siècle. La concentration financière est forcément minime, ce qui explique la modestie de l'habitat. L'efficacité commerciale limitée des coopératives entrave leur réussite.

## LA PERMANENCE D'UN MODÈLE ANCIEN MAIS ÉPROUVÉ

Si la modernité s'inscrit en partie dans cette « révolution » énergétique et dans la construction de nouveaux locaux, la réussite du territoire s'incarne aussi largement dans la validation d'un modèle fondé sur la dispersion et l'attachement à la force de l'eau.

Dans les faits, la persistance et le développement de la spécialisation et de la sous-traitance limitent toujours la concentration des actifs et des sites de production. Le nombre d'usines massives reste réduit, et plusieurs entreprises continuent de se développer dans de petits hameaux isolés. Les vieux centre-bourgs demeurent le siège d'activités industrielles entremêlées aux maisons d'habitations, qui continuent de tirer leur énergie de l'hydromécanique\*, tandis que dans le domaine de la construction, la pierre et le bois restent couramment utilisés.



Vue extérieure de la filature Bernadou, Villeneuve-d'Olmes, années 1900  
© PAH



Vue intérieure de la filature Bernadou, Villeneuve-d'Olmes, années 1900 © PAH

Mais si ces phénomènes sont largement observés, ils ne dénotent en rien un échec d'adaptation, comme le démontre Jean-Michel Minovez : loin de relever de l'archaïsme, la pérennité et l'équilibre de ce modèle attestent de l'efficacité de plusieurs « recettes » du XIX<sup>ème</sup> siècle : l'essaimage de la chaîne d'approvisionnement et de fabrication, la confiance en la souplesse et l'abondance de la force hydraulique... De manière générale, les populations ont appris comment tirer profit des potentialités de leur territoire en fonction de leur environnement, des ressources qu'ils décident de valoriser, de leurs capacités et de leurs projets, pour créer un modèle de développement propre. Ce constat établit que la puissance ne se trouve pas uniquement dans les innovations de rupture, sans que ces dernières ne soient jamais définitivement écartées.

À titre d'exemple, les méthodes de production n'exigent pas toujours le passage à la vapeur ou à l'électricité ; ainsi est-ce le cas des fabricants de peigne, qui se satisfont souvent de la simple force hydraulique et ne recourent à la vapeur que tardivement et de façon minoritaire, comme l'explique Bruno Evans. Il se trouve que les moyens financiers des entrepreneurs ne permettent d'ailleurs pas toujours de recourir à l'importation de charbon, lequel est absent des potentialités locales. L'énergie hydromécanique\* reste massivement employée, et même encore très fortement encouragée dans l'entre-deux-guerres notamment.



Carte postale du vieux Lavelanet, début XX<sup>ème</sup> siècle © Archives départementales de l'Ariège, 10F1618

## CONFLITS D'EAU

La valeur persistante de l'eau renforce les convoitises. Les controverses sont régulières : sur la juste répartition de l'eau entre usagers, sur la qualité des travaux effectués sur les barrages par les industriels, ou encore sur la pollution que ceux-ci génèrent et sur les impacts sanitaires supposés.

**IL Y AURAIT LIEU DE PRENDRE DES MESURES ÉNERGIQUES DANS TOUTE L'INDUSTRIE DU TEXTILE, ET ÉVITER NOTAMMENT QUE LES INDUSTRIELS DE LAROQUE ET DE LAVELANET PUISSENT DÉVERSER DANS LE COURS D'EAU DU TOUYRE TOUT LE RÉSIDU PROVENANT DES USINES TELS QUE ACIDE ET TEINTURE. LA SANTÉ DE TOUTE UNE RÉGION INDUSTRIELLE ET AGRICOLE DÉPEND DES MESURES QUI SERONT PRISES ».**

(Plainte d'un maire au Préfet de l'Ariège, 1925, Archives départementales de l'Ariège, 8m14)

## LE DÉVELOPPEMENT DU RÉSEAU DE TRANSPORTS ET SES LIENS AVEC L'INDUSTRIE

Dans une relation d'entretien réciproque, l'amélioration des infrastructures de transport et le développement économique vont de pair. L'arrivée du chemin de fer en Ariège est explicitement soutenue par les décideurs locaux comme pouvant œuvrer au développement des territoires ruraux, parfois jugés arriérés.

### LE TRAIN EN PAYS D'OLMES

Si la vallée de l'Ariège bénéficie du train dès les années 1860, l'est du département doit attendre que Mirapicien et pays d'Olmes s'entendent pour qu'une ligne parvienne à Chalabre en 1902, puis Lavelanet en 1903.

Les gares sont l'interface entre le territoire productif et l'immense territoire de consommation. C'est sur leurs quais que sont chargés ou débarqués matières premières et produits finis. Au lancement du chantier, le calibrage des quais et des halles de marchandises est défini en fonction de l'activité économique et industrielle de la commune, ce qui justifie que ceux de Laroque, La Bastide-Le Peyrat et Lavelanet soient particulièrement imposants.

Tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, une attention de plus en plus importante est aussi accordée à la qualité du réseau routier. Son amélioration facilite la mise en place de dessertes en autocar par certaines entreprises qui assurent elles-mêmes le ramassage de leurs ouvriers, jusqu'à plus de 20 km à la ronde, mais aussi les incessantes circulations entre donneurs d'ordre et façonniers, qui se livrent les produits en cours d'élaboration.



## UN HABITAT PATRONAL QUI SE DISTINGUE : QUELQUES EXEMPLES...

Les maisons d'habitation patronales construites dans la première moitié du siècle se démarquent pour certaines par un soin plus important accordé à la composition des façades et à l'inscription urbaine. Plusieurs de ces maisons traduisent le nouvel intérêt des entrepreneurs pour les mouvements esthétiques de leur temps. Ainsi, le style des maisons construites par les Cabrol et Bertrand tranche nettement avec celui des bâtisses que leurs parents occupaient précédemment (voir p. 16). Ces nouvelles constructions recourent aux formes inspirées de la nature, propres à l'Art Nouveau, puis à celles que l'Art Déco simplifie radicalement dans les années 1920.



Les inspirations Art nouveau tardif se trouvent dans la marquise, le portillon, les linteaux et les bandeaux de céramique. Les Cabrol, originaires du Tarn, s'associent un temps aux Bertrand à Laroque, avant que deux usines ne fonctionnent séparément le long de la route principale.



Cette demeure détonne par son ampleur (400 mètres carrés, 52 fenêtres), sa couleur jaune d'origine et son parc d'un hectare et demi. Les ornements peints rappellent le style néo-basque, tandis que les baies thermales (larges ouvertures semi-circulaires) et le périmètre complexe des façades, tout en décrochements et avant-corps, servent la monumentalité de l'ensemble.



Implantés en Ariège dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les Ricalens fondent une importante usine intégrée à Laroque-d'Olmes, parmi les plus grandes du textile ariégeois (voir p. 31). Trois générations s'y succèdent jusqu'au début des années 1950. Plusieurs demeures sont habitées par les différents membres de cette famille incontournable. La vaste demeure du Tan, édifée dans l'entre-deux-guerres au cœur d'un vaste parc arboré, constitue un modèle unique sur le territoire par son ampleur et son plan de construction. Sa forme en U encadrant un escalier majestueux rattache la maison à l'esthétique castrale. Les sept travées de fenêtres ornées de motifs en volutes, les modénatures\* de la façade, les soupiraux, rappellent subtilement l'Art déco. Le hall pavé de marbre, l'escalier et la hotte de cheminée sculptée, œuvre de Paul Manaut, artiste important du Midi de la France, sont particulièrement remarquables.



Édifée peu avant la séparation des deux familles d'associés, cette maison du milieu des années 1930 est remarquable par le soin apporté à la parcelle jardinée, au souci des perspectives, au style classique italien de la façade et au traitement des boiseries et des parquets.

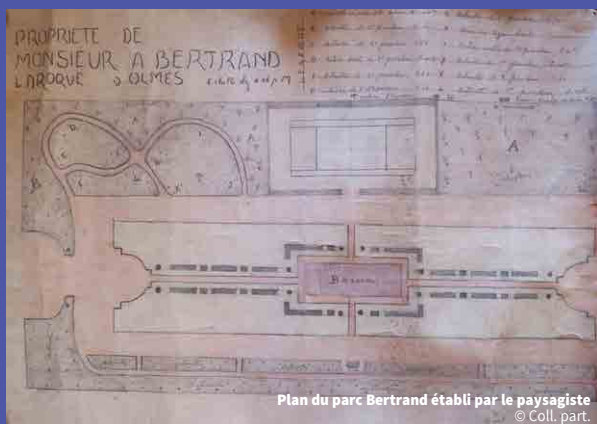


## LES PARCS

Jardins ou parcs, les domaines qui entourent les demeures jouent un rôle important pour l'agrément des industriels. Ils peuvent y planter des essences rares à l'état naturel, qui peuvent être l'expression de leurs moyens financiers ou de leurs relations. C'est aussi un moyen symbolique de signaler leur présence, par la haute cime des arbres... et de se prémunir de la curiosité des riverains. Quelques maisons conservent tout ou partie de ce patrimoine arboré et paysager.



Vue du parc de la maison Joncla, Lavelanet  
© PAH



Plan du parc Bertrand établi par le paysagiste  
© Coll. part.

Ce plan témoigne de l'esthétisme du commanditaire, et précise les essences projetées : cèdre du Liban, cyprès de Lambert, if, buis, tilleul, noisetier, seringa, jasmin, lilas, rosier grimpant Dorothy Perkins, rosier pleureur Edmond Proust.



Vue aérienne du jardin Cabrol de l'Aiguillon  
© J. Jany



Cet ancien dépôt de matières pour l'effilochage des établissements Ricalens est remanié pour devenir en 1919 la maison d'habitation d'Étienne Ricalens. On y ajoute une serre, une vaste véranda en béton et un parc arboré. La maison est occupée par un autre grand industriel du textile ariégeois, André Roudière, dans les années 1950-1960.

Modestie ou pragmatisme ? Le patrimoine résidentiel est aussi le fruit du recyclage, ici d'anciens locaux industriels, là de bâtisses agricoles.

Les industriels se mêlent aussi au patrimoine agricole en habitant des propriétés terriennes. Les exemples sont multiples : les Fonquernie au Moulin d'Enfour de Laroque-d'Olmes et à la Bordeneuve de Lagarde, les Ricalens avec la métairie du Tan, héritée des Sage, les Bastide avec leur pavillon de chasse de la Borde Blanche...



Issue d'une bâtisse des années 1870 associée à une filature des Dumons, cette bâtisse, occupée par les industriels Joucla, est fortement remaniée par la suite. Son architecture est particulièrement éclectique, mêlant des éléments vernaculaires (« souillardes », sortes d'arrière-cuisines), et importés (charpentes ornementales, volière...)



## LES LIEUX DES CLASSES POPULAIRES

L'augmentation de la main d'œuvre ouvrière ne s'accompagne pas d'un important mouvement de création de cités d'habitation. Le nombre de ces quartiers demeure très réduit, du fait d'un patronat peu paternaliste et de la sous-traitance et de la pluriactivité qui valorisent la place des artisans. Ces derniers, travailleurs à domicile, résident dans des maisons de village ou des pavillons individuels entourés de jardins qu'ils exploitent en sus. Les ouvriers font pour l'essentiel de même, principalement dans le bâti des vieux bourgs, en maison ou appartement. Comme le rappelle Jean-Michel Minovez, « la démarche des ouvriers-paysans repose sur une pratique individualiste et tient aussi à l'échec de tous les projets de cités ouvrières ayant ralenti le développement de comportements collectifs » (*L'aventure de la laine*, p. 24).

Artisans comme ouvriers sont nombreux également à investir eux aussi d'anciennes bâtisses agricoles délaissées du fait de l'exode rural.

Sous la pression d'un mouvement migratoire qui s'accroît, certaines entreprises se décident à édifier des logements pour une partie de leur main d'œuvre, mais ces initiatives sont très rares et spatialement peu spectaculaires. Parmi ces rares exemples, la cité Ricalens ou le hameau de Campredon constituent assurément les plus accomplis du pays d'Olmes.



Cité Ricalens, Laroque-d'Olmes  
© PAH

Cet ensemble édifié en 1924 comprend 8 maisons ouvrières de plain-pied, entourés de jardins et remises. On sait que de nombreux Espagnols y résident. À la fermeture de l'usine, le lotissement est repris par d'anciens locataires. Avec le temps, des extensions sont édifiées.



Cité construite pour l'usine de peignes d'Ivry-sur-l'Hers  
© PAH



Logements ouvriers de Campredon  
© PAH

**« DANS UNE AUTRE USINE, ON A CONSTRUIT UNE CITÉ OUVRIÈRE DE 65 LOGEMENTS, QUI ABRITE PLUS DE 80 OUVRIERS, ÉTRANGERS POUR LA PLUPART. LA CULTURE D'UN JARDIN INDIVIDUEL EST IMPOSÉE À CES OUVRIERS SANS ATTACHES FONCIÈRES AVEC LE PAYS. UNE ÉCOLE PRIMAIRE ABRITANT LES 22 ENFANTS DES OUVRIERS A ÉTÉ CONSTRUITE À PROXIMITÉ DE LA MÊME FABRIQUE ; ELLE A ÉTÉ MISE À LA DISPOSITION DE L'ADMINISTRATION EN 1948. »**  
 (Maurice Tanière, id, au sujet de Campredon)

Fondée dans un hameau tout entièrement dédié à l'industrie et connu pour ses moulins, sa forge et son martinet, l'usine de peignes **Azéma-Bigou** résulte de l'association par mariage en 1900 de Simon dit Irénée Azéma et d'Emilie Bigou, tous deux issus de deux familles de peigniers. Elle emploie près de 200 personnes à cette date. Encouragée par l'arrivée précoce de l'électricité, l'entreprise, transmise sur plusieurs générations, traverse tout le XX<sup>ème</sup> siècle, jusqu'à la retraite de son dernier propriétaire, Jean-Pierre Azéma.

En ville, quelques alignements remarquables sont à noter. S'ils semblent traduire l'existence d'une politique d'habitat concertée, il n'en est rien. À Lavelanet, la rue Clemenceau doit sa typicité à la simultanéité de ses constructions, toutes privées, certes allouées en grande partie à des travailleurs du textile, mais comprenant à la fois artisans et ouvriers. La date d'édification (1945-1950) fait aussi écho à l'urgence du logement dans un contexte de reconstruction.



Alignement de la rue Clemenceau, Lavelanet © PAH

L'existence d'un mouvement solidaire permet l'attribution de jardins cultivés au personnel ouvrier.



Attestation d'attribution d'un jardin ouvrier. © Coll. C. Aussel

Dans un contexte marqué par la faiblesse des politiques sociales et des rémunérations, plusieurs mouvements sociaux éclatent dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle (1906, 1926, 1929...). Les revendications ouvrières touchent majoritairement à la question des salaires. Des cortèges offensifs, des réunions publiques, s'ajoutent aux cessations de travail, dans un contexte de structuration syndicale limitée. Dans ce cadre, les maisons patronales constituent un symbole de pouvoir, celui des patrons « exploités ». En 1926, Laroque-d'Olmes est touchée par une importante grève qui dure plusieurs mois. Les comptes-rendus de la police de l'époque attestent la place importante des demeures patronales comme lieux privilégiés des manifestations : on y jette des pierres, on y scande des insultes ou des propos favorables au communisme et à la révolution, on y chante *l'Internationale*... Cette grève s'attarde principalement devant les maisons Fonquernie et Ricalens.

D'autres lieux sont marqués par cette histoire sociale : les gares, d'où débarquent de Paris les délégués syndicaux venus soutenir les ouvriers, les cafés où ont lieu les réunions publiques, et la rue, où l'on défile. Ces épisodes renforcent la méfiance des patrons à l'égard des ouvriers et leur préférence pour les artisans, jugés moins incontrôlables.



Grève à Laroque-d'Olmes, 1926 © A. Eychemme

## LES LIEUX DE LA FORMATION

La formation est essentiellement continue, souvent empirique, longtemps faiblement institutionnalisée. Elle se fait par les changements successifs d'employeur, la transmission familiale, notamment pour les tisserands à domicile où plusieurs générations cohabitent. En 1921, la municipalité de Lavelanet et le patronat local s'associent pour ouvrir des cours du soir, centrés sur le tissage, dans le centre-ville. Un parcours de trois ans y est sanctionné du CAP. Après la Seconde guerre mondiale, les cours sont concentrés dans un nouvel établissement de formation reconnu, établi dans les locaux de l'ancienne usine « Mouton », transformé en lycée professionnel en 1974. Mais certains cadres ont aussi appris dans les écoles des centres réputés de Roubaix et Vienne.

## MIGRATIONS DE TRAVAIL

À partir du début du XX<sup>ème</sup> siècle, et encore davantage dans les années 1930 puis les Trente Glorieuses, différentes nationalités alimentent successivement un mouvement d'immigration de travail, que renforcent certains épisodes historiques comme la guerre d'Espagne et la Retirada, puis la décolonisation. La présence en nombre d'une communauté d'origine espagnole se mesure dans l'affichage de règlements intérieurs traduits, les noms des artisans qui édifient leur atelier après 1945, mais aussi des heurts réguliers aux motifs xénophobes dans le milieu ouvrier. Les populations d'origine étrangère contribuent à la hausse démographique du bassin industriel, observée jusqu'aux années 1980, et à l'urbanisation des faubourgs.



Locaux du lycée Jacquard en travaux, v. 1987  
© AMTPC

Le sport joue également un rôle important dans la cohésion sociale de ce territoire industriel : le rugby, qui se joue tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle dans un stade encerclé par les usines, puis le ski, encouragé par les clubs pilotés par les industriels, rassemblent longtemps la population.



Vue aérienne des usines Roudière, Lavelanet, v. 1975  
© revue Lavelanet et le pays d'Olmes

## UN PAYSAGE INDUSTRIEL DE LA MODERNITÉ (1945-1990)

La Reconstruction et les Trente glorieuses s'accompagnent de grands changements dans les méthodes de production, conduisant à différentes évolutions dans le paysage industriel.

C'est dans un contexte économique marqué par la mondialisation et la concentration croissante de l'emploi et des capitaux que prend place une véritable révolution architecturale. La taille des usines augmente, l'urbanisme est repensé, de nouveaux rapports à l'environnement et aux ressources naturelles s'imposent.

André **Roudière** fonde en 1947 une petite entreprise de tissage, associé à son père et à son frère Augustin. Cette société devient en quelques années l'une des principales usines textiles de Lavelanet, comptant 120 ouvriers dix ans après sa création. Le choix des matières synthétiques comme le Tergal dans le tissage pour habillement fait son succès. Dans les années 1960 et 1970, Roudière accroît considérablement l'emprise en édifiant de nouveaux bâtiments au bord du Touyre (apprêts, siège social) et en arrière du site historique, portant sa superficie de 2 500 à plus de 30 000 m<sup>2</sup> en trois décennies. André Roudière s'engage aussi dans le développement du territoire : son implication dans la création de la station des Monts d'Olmes, en 1968, est décisive. L'entreprise devient parallèlement un leader national et européen du tissage cardé pour l'habillement. Plusieurs usines (filature, teinture...) sont filialisées afin de former un groupe puissant de 2 500 salariés, qui en 1988, passe aux mains du groupe Chargeurs. Deux vagues de licenciements durement vécues (1 110 personnes concernées) aboutissent à la division des entités du groupe, leur amoindrissement puis leur disparition dans les années 1990 et 2000. La dernière entité subsistante est supprimée en 2015.



Vue générale des ateliers Roudière, site de la Coumé à Lavelanet  
© PAH



Dans l'après-guerre, plusieurs modifications dans la manière de produire sont à l'œuvre dans les changements du paysage industriel. Elles relèvent en particulier de nouveaux rapports à l'énergie.

## UN NOUVEAU RAPPORT À L'EAU

Majoritairement alimentées par le gaz, le pétrole ou l'électricité, les nouvelles usines peuvent désormais s'affranchir d'une proximité immédiate des cours d'eau et préférer l'accessibilité et la proximité du réseau routier. Les nouvelles fondations s'éloignent du vieux centre-bourg, suivant un mouvement amorcé dans l'entre-deux-guerres.



Autrefois indispensable pour mettre en marche la roue des moulins, le réseau secondaire des ruisseaux et canaux est progressivement délaissé au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, abandonné à sa condition d'exutoire des égouts déversant les résidus de la polluante activité de la teinture et des apprêts\*. Pour cette dernière, la rivière demeure pendant

indispensable pour constituer et stocker des réserves.

Le nouveau rapport à l'eau se traduit aussi par des travaux de couverture des axes. Les impératifs liés à l'expansion démographique et économique prescrivent de faire de la place pour se loger, produire et surtout circuler. La quête d'hygiène n'est sans doute pas étrangère à cette entreprise : en l'absence d'une réglementation suffisamment efficace, la très mauvaise qualité des cours d'eau motive l'enterrement de certaines de ces voies. Plusieurs projets d'ampleur marquent le paysage de Lavelanet au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle : la couverture du Touyre en 1951-1952 avec la construction de l'esplanade, puis la pose du « ciment » au quartier des Sécoustous, ou encore la couverture par des chemins bétonnés des ruisseaux de Bénaix (ou ruisseau Tort), et du Pountil. Des travaux d'ampleur moindre sont relatés dans les villages, comme à Léran. Ici et là, il apparaît nécessaire d'éloigner des sens une eau polluée, dont les odeurs et couleurs changeantes sont autant un spectacle quotidien qu'une nuisance réelle.



# ARCHITECTURES OBSOLÈTES

Les formes caractéristiques de l'architecture industrielle en vigueur depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle sont également mises à mal par les innovations dans le domaine de la construction et les impératifs de la productivité.

Les toitures en shed perdurent un temps moyennant recours à des matériaux modernes plus économiques et légers (le polycarbonate translucide à la place du verre, les plaques de ciment-amiante à la place des tuiles). Puis, sauf rares exceptions, le principe est délaissé à partir des années 1960. Bien que facile à construire, le shed ne résiste pas à la généralisation d'un éclairage électrique plus performant qui permet aussi le travail de nuit. Sa très mauvaise isolation thermique n'est pas pour rien dans son abandon. Surtout, la mise au point des monte-charges (qui réhabilitent les usines à étages) et des charpentes en lamellé collé ou en béton armé le rend obsolète.

La vapeur est elle aussi abandonnée. À partir des années 1960, le pays d'Olmes se couvre de quelques exemples de cheminées filiformes

métalliques qui n'exhalent plus la fumée du charbon mais les émanations des chaudières de chauffage. Les cheminées en briques perdent leur utilité. Fragilisées par leur désaffectation, elles sont progressivement démolies, pour certaines.



Couverture en polycarbonate, usine de La Ruche, Lavelanet © PAH

Nouvelle usine Roudière, construite en 1964 © Revue Lavelanet et le pays d'Olmes



Il s'agit de la première usine à renoncer en grande partie aux sheds.

## DE NOUVELLES FORMES HÉRITÉES DES MÉTHODES DE FABRICATION

Les techniques de la production conditionnent l'esthétique usinière. De l'extérieur, on remarque les tuyaux des systèmes de ventilation, ou la hauteur sous plafond qu'impose l'installation de rails soulevant les lourdes étoffes apprêtées ou d'immenses casiers de stockages robotisés.



Ancienne usine de la Ruche, Villeneuve-d'Olmes © PAH



Large toiture de l'usine Diant  
© AMTPC

## CONCENTRATION ET GIGANTISME USINIER

D'autre part, le changement de paradigme concerne aussi les échelles de production, tant sur le plan des volumes de fabrication, qu'en termes géographiques.

La mondialisation de l'économie privilégie la concentration de l'emploi et des capitaux, jugée indispensable pour assurer la survie de la production française. Dans ce contexte, les industriels les plus dynamiques procèdent à partir des années 1970 à des regroupements : ils absorbent certaines entreprises de petite et moyenne taille et en font leurs filiales. Quelques grands groupes dominent désormais le bassin industriel. Les spécialisés\* qui échappent à cette filialisation perdent leur capacité de « charger »\* indépendamment ; ils deviennent simples façonniers\* des gros groupes.

Par conséquent, sur le plan architectural, de véritables vaisseaux usiniers se constituent, qu'il s'agisse d'ateliers autrefois indépendants mais remaniés, ou de nouveaux édifices. Favorisés par les nouveaux standards de la construction et des entreprises locales compétentes en la matière, les hangars métalliques triomphent. Ils sont surplombés de larges toitures à deux pans ou plates, souvent couvertes de tôles ou d'amiante. Ils abritent des machines toujours plus grandes et hautes, et une main d'œuvre croissante.

Main d'œuvre croissante car, jusqu'aux années 1980, l'effectif total de l'emploi industriel ne diminue pas. Acculés par le nouveau modèle qui met à mal la sous-traitance et la dispersion, détenteurs d'un matériel moins compétitif et concurrencés par les intégrés\*, les tisserands cessent leur activité. De 2 272 en 1958, le nombre de métiers qu'ils actionnent passe à 457 en 1976. Or, beaucoup rejoignent le salariat, où les conditions d'emploi sont plus avantageuses. De plus, pour des raisons tenant à la complexité des process, la pérennisation de la filature cardée\* et d'un important secteur de l'ennoblissement\* exige le maintien d'effectifs assez nombreux auprès des machines.

La pluriactivité industrie-agriculture des artisans comme celle des ouvriers, déjà mise à mal, disparaît, et se traduit par un abandon récurrent des exploitations agricoles. C'est une autre conséquence paysagère indirecte de la désindustrialisation.

Cette ère du gigantisme triomphe avec la construction d'immenses bâtiments, comme la filature Textilia, à l'allure de blockhaus (1966-1973, 36 000 m<sup>2</sup>), l'usine Avelana à Villeneuve-d'Olmes (1976, 40 000 m<sup>2</sup> d'ateliers), ou l'unité MT2000 de l'usine Michel Thierry à Laroque (1999-2000, 16 000 m<sup>2</sup> au sol, 21 m de hauteur sous plafond).

Nouvelle filature de Mirepoix, 1972  
© Revue Lavelanet et le pays d'Olmes

Encart publicitaire de constructeur de charpente local, 1969-1970  
© Revue Lavelanet et le pays d'Olmes

CONSTRUCTIONS EN BOIS LAMELLÉ COLLÉ

entreprise  
**Pierre POUYTES**

09 - LAROQUES - D'OLMES  
Téléphone : 649

**MIREPOIX-FIL**  
S.A.R.L.

FILATURE  
RETORDERIE

Route de Parniers  
MIREPOIX

Tél. 1-62  
Télex : 48 967 SYNPLAV LAVLT



Vue intérieure de l'usine Avelana  
© PAH

Ancien directeur d'une usine de Lavelanet, installé en Ariège par mariage, Michel **Thierry** saisit l'opportunité de la vacance des anciens locaux Ricalens pour y déployer sa propre affaire à partir de 1962. L'entreprise connaît le succès dans les secteurs classiques de l'habillement et de l'ameublement, mais saisit surtout l'opportunité d'une diversification dans les textiles pour l'automobile à partir de 1978. Conjugué à l'absorption de sociétés locales devenues filiales permettant à Michel Thierry de piloter un groupe de 11 établissements, ce choix s'avère payant et sauve l'entreprise de la faillite. Recentrée sur ce filon porteur dans les années 1990, la société s'internationalise et devient leader européen du secteur en 1999. Heurtée par la concurrence asiatique et la crise de 2008, rachetée par plusieurs investisseurs étrangers successifs (Johnson Controls, Adient, Sage) mais toujours productive et créative, l'usine demeure en 2022 la dernière héritière directe de la grande époque du textile ariégeois.



Robot transstockeur de l'usine Michel Thierry  
© PAH



Vue extérieure de l'usine FTL  
© PAH



Unité MT2000 de l'usine Michel Thierry  
© PAH

Conséquences plus ou moins directes de ces changements majeurs, d'autres phénomènes matérialisent la transition paysagère.

La mondialisation des échanges s'accompagne d'une croissance des importations de matières premières, et d'une croissance des exportations des produits finis. Le réseau routier est plus que jamais capital pour assurer les échanges, d'autant que la ligne ferroviaire est d'ailleurs définitivement fermée aux marchandises en 1973. Le secteur économique du transport s'incarne dans plusieurs entreprises florissantes, installées aux issues nord et est du bassin textile. Leurs hangars sont de grande taille, nécessaires au stationnement des camions et à l'entreposage des matières transportées. Le tissu viaire est renforcé, élargi, parfois au détriment des circulations piétonnes. On dévie les vieux centre-bourgs.



Encart publicitaire, 1975  
© Revue Lavelanet et le pays d'Olmes

Cette entreprise transportait notamment la laine issue du délainage\*, dans le Tarn, pour stockage en pays d'Olmes. Le bâtiment a accueilli des bureaux loués à la douane, preuve du rayonnement international du pays d'Olmes.



Un dynamique secteur de la mécanique entame son émancipation et travaille avec les usines de Tarascon ou de Toulouse.

## LA DIVERSIFICATION

Conscients des risques que fait peser la mono-industrie textile sur tout l'équilibre socio-démographique du territoire en cas de crise du secteur, les autorités et les principaux acteurs de l'économie essaient d'introduire une diversification des activités. Cela ne se fait pas sans résistances, certains industriels craignant que l'irruption d'autres secteurs ne bouleverse les équilibres sociaux en suscitant des revendications salariales. Cette timide ouverture se concrétise surtout à partir des années 1970. Parmi les exemples les plus parlants, figurent l'engagement de certains industriels dans la production de tissus techniques en complément puis substitut des tissus d'habillement : la SAB produit de la maille\* anti-feu, Michel Thierry se spécialise avec succès dans le textile pour l'automobile, entre autres. La confection est timidement investie (vêtements Jacquie Delrieu). Ces nouveaux filons se développent dans de nouveaux locaux.



En 1968, la création de la station de sports d'hiver des Monts d'Olmes, très largement impulsée et financée par les industriels, notamment André Roudière, répond aussi en partie à cette volonté de diversification<sup>6</sup>.

6 - Pour découvrir cette histoire et les liens entre ski et industrie, se reporter au Focus « Monts d'Olmes, une station de ski en pays textile », brochure du Pays d'art et d'histoire.

Ancien hangar des transporteurs Limouzy/Mazinter, Lavelanet  
© PAH





**1765**  
© AD09, 6EDT/CC3



**1842**  
© AD09, 3p571



**1898**  
© AD09, 7s1313



**1986**  
© AD09, 281w54



**2018**  
© IGN Géoportail



**Évolution sur 250 ans d'un site industriel à La Bastide-sur-l'Hers**  
© PAH

## UNE TRADITION ANCIENNE DU RÉEMPLOI

Le recyclage n'est pas une pratique nouvelle, et de longue date, il concerne aussi les bâtiments que les crises et les faillites rendent vacants. Au fil du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècles, l'abandon du jais, la forte réduction du nombre d'industriels dans le peigne

ou encore l'échec de la transmission dans le temps des sociétés textiles sont autant de facteurs de désaffection des bâtiments industriels. L'inventivité et le pragmatisme des entrepreneurs sauvent parfois ces lieux de la friche, par l'installation de nouvelles activités. Les incendies, récurrents dans l'industrie, participent aussi de ce cycle répété de recyclages et de reconstructions.

*C'est à l'emplacement d'un ancien moulin à jais des seigneurs de Lévis, repris par les De Laubespain, qui le détient encore en 1833, que les beaux-frères Corneil, Bez et Courtois entreprennent l'installation d'une usine de peignes vers 1850. Remanié, le moulin prend la forme d'une véritable usine dont Léo **Bez** devient propriétaire unique en 1887. En 1954, l'usine devient une filature, celle des associés Jouret et Nayrac, qui perdure jusqu'en 1989. En friche, les bâtiments sont progressivement réhabilités à partir des années 2010.*

L'appropriation de nouvelles matières ouvre parfois de nouvelles perspectives économiques. Héritière indirecte d'une ancienne usine de peignes, la société Ariélux modernise des locaux où elle fabrique des trousse de toilette en plastique. Le recyclage des matériaux soutient aussi la création de quelques sociétés : c'est notamment le cas des entreprises qui font de l'engrais agricole à partir des déchets de corne broyée, à Lérans, Lesparrou et La Bastide-sur-l'Hers notamment.

**Usine de broyage et recyclage de corne Fouet, Lérans**  
© PAH





Entrepôt de stockage de matières à Lavelanet © PAH

## D'OÙ VIENT LA MATIÈRE ?

Le recours aux matériaux importés pour la fabrication locale est ancien. Il concerne à la fois la corne des peignes et les fibres textiles, qu'il s'agisse de laine ou plus tard de matériaux artificiels et synthétiques. Initialement issues des animaux élevés sur place, ces matières sont, à partir du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, progressivement, de plus en plus acheminées d'autres bassins de production français, et même de l'étranger, principalement de l'hémisphère sud. Délaiteurs du Tarn et négociants servent d'intermédiaires.

Cette pratique, associée au recours récurrent à l'effilochage textile\*, donc au recyclage des matières, déjà effectif depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle là encore, favorise la création de nombreux entrepôts de stockage.

UNE JEUNE GRANDE MAISON  
DU TEXTILE FRANÇAIS

## MICHEL THIERRY



(Photo Claude Serres, Toulouse)

VUE DE NUIT DE L'ELEGANT MAGASIN DE DETAIL  
"TOISON D'OLMES"  
OUVERT EN JANVIER 1968.  
A LAROQUE-DOLMES, EN BORDURE DE LA ROUTE NATIONALE

Encart publicitaire valorisant le magasin d'usine Michel Thierry  
© Revue Lavelanet et le pays d'Olmes

**FONQUERNIE C.**  
DREUILHE, par LAVELANET (Ariège)  
Tél. 507

*Spécialités*

**Matières Premières et Transformations :**

Laine	Ruban peigné
Fibranne	Fibre plate
Coton	Viscose brillante


Fils et Fibres d'effets brillant ou mat - Tous coloris  
ARTIFICIELS - SYNTHÉTIQUES  
pour CARDÉ et PEIGNE

Encart publicitaire de l'entreprise C. Fonquernie  
© Revue Lavelanet et le pays d'Olmes

Bien que rarement disposées au bout de la chaîne productive (les tissus fabriqués localement restent le plus souvent vendus à des confectionneurs extérieurs), les entreprises locales savent que la publicité et le marketing sont des tournants à emprunter pour qui prétend peser dans un contexte de plus en plus concurrentiel. Les magasins d'usine jouent un rôle important à cette fin, et il est ainsi nécessaire d'accorder du soin à leur édification, en marge des ateliers, et à leur agencement intérieur.

## D'ART, D'HISTOIRE ET D'INDUSTRIE

Ingrédient essentiel dans la fabrication des identités du territoire, l'industrie, avec ses paysages et ses visages, a largement influencé la production des artistes. Autant qu'elles traduisent l'inévitable empreinte des mouvements du monde sur les sensibilités, ces œuvres ont le mérite de retranscrire des pans d'histoire que le temps, avec ses crises et ses omissions, efface parfois... Ainsi en est-il des écrits de Georges-Patrick Gleize, des peintures de Mady de la Giraudière, Charles Steelandt, Reynold Arould, des sculptures de Paul Manaut. Certaines de ces œuvres s'admirent encore aujourd'hui dans le paysage... Réciproquement, la création industrielle, textile en particulier, s'est nourrie du regard des esthètes, responsables des départements de création, anciens étudiants en art embauchés par les grandes entreprises, spécialistes de la communication publicitaire ou simples fabricants soucieux du travail bien fait.



MOQUETTE EN TÊTE  
**MONTSEGUR**  
CONFORT . PRESTIGE

80 COLOURS - LIVRABLE SANS  
CHUTES AUX DIMENSIONS DE  
VOS PIÈCES.

020207 - R.N. 101 - LAROCHE-VALENTIN - 42100  
0477 80 80 80  
www.couquet.fr - 100% MADE IN FRANCE - 100% WOOL

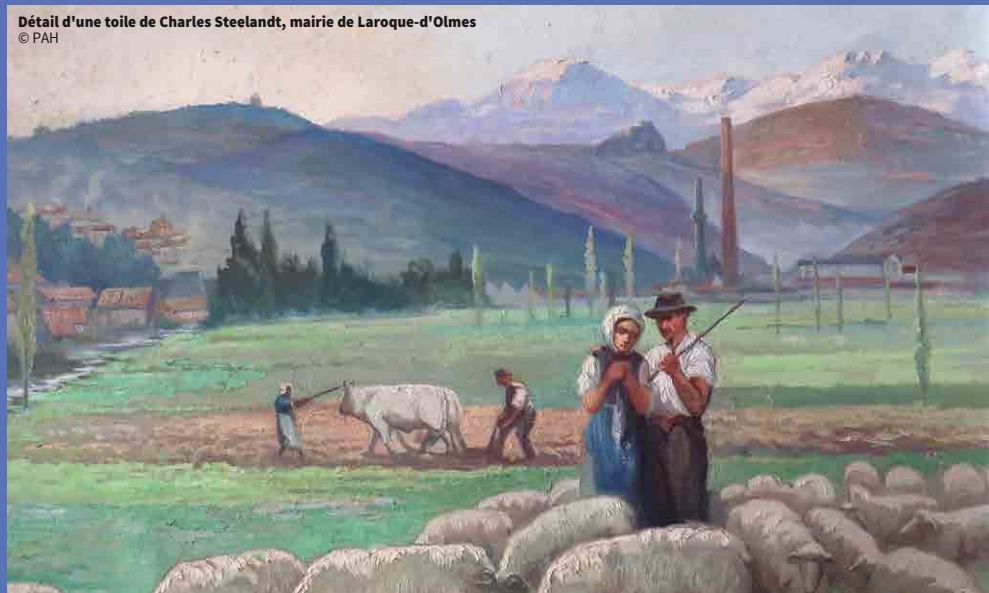
MP	DIGI
RUE	VILLE
devis gratuit sans engagement documenté...	
- tax et dédouanement (moquette montségur)	

Visuel publicitaire de l'entreprise Couquet  
© Revue Lavelanet et le pays d'Olmes



À l'emplacement d'un foulon du XIX<sup>ème</sup> siècle, où cohabitent ensuite une foulerie et un effilochage, l'usine d'Émile puis Pierre **Couquet**, fondée dans les années 1870, se démarque dans les années 1960 par sa production novatrice de moquette, qui relève de la tentative de diversification qu'initient certains industriels d'après-guerre. La moquette « Montségur » fait la renommée de l'entreprise en habillant 33 000 m<sup>2</sup> des intérieurs du paquebot France... et en s'affichant sur des visuels publicitaires très esthétiques, soigneusement élaborés et bien dans leur époque.

Détail d'une toile de Charles Steelandt, mairie de Laroque-d'Olmes  
© PAH



# DE NOUVEAUX PAYSAGES RÉSIDENTIELS

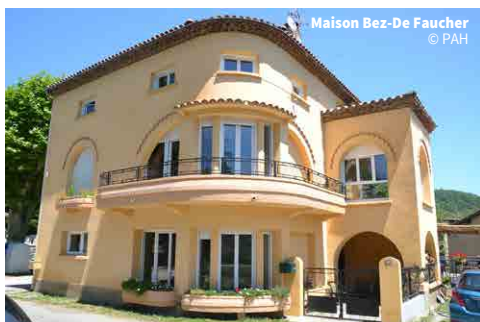
Après la 2<sup>ème</sup> Guerre mondiale, le personnel patronal est renouvelé, non seulement en termes générationnels, avec l'arrivée aux affaires d'une génération née dans les années 1910-1920, mais aussi en termes de familles. Les nouveaux noms qui émergent imposent une nouvelle méthode de management et de commercialisation. Les perspectives financières données par la Reconstruction et les Trente glorieuses, en dépit d'années 1950 encore incertaines, poussent aussi ces industriels à édifier quelques demeures remarquables. Ces demeures reprennent un certain nombre de codes propres à l'époque (appareillage de moellons géométriques, baies thermales et avant-corps circulaires, influences du style « Paquebot » rappelant l'esthétique des navires de croisière), mais recourent généralement à l'éclectisme (néo-médiéval, usage massif des génoises...). D'autres réalisations suivent dans les années 1960. Par la suite, la baisse du nombre d'entrepreneurs puis la crise textile freinent puis stoppent les nouvelles réalisations.



Maison Michau  
© PAH



Maison Roudière  
© PAH



Maison Bez-De Faucher  
© PAH



Maison Bourdil  
© PAH

Initialement intégrées aux usines, les maisons patronales s'éloignent progressivement des locaux industriels : privilège du confort d'un jardin ou d'un parc, nouveau management ne nécessitant plus une présence permanente sur les lieux, craintes des heurts sont autant de justifications potentielles.

L'immigration de travail soutient une demande forte en logements, qui se matérialise dans une périurbanisation notable, qui concerne tout particulièrement les petites communes rurales où dans les années 1970 et 1980 se développent des quartiers entiers de pavillons individuels. En l'espace d'une vingtaine d'années, Saint-Jean-d'Aigues-Vives quadruple sa population (102 en 1968, 477 en 1990), Tabre la décuple (de 42 à 436).

Les offices d'habitat social produisent de nombreux lotissements. Certains industriels s'impliquent dans ce mouvement, et soutiennent notamment les dispositifs d'accession à la propriété.



Vue aérienne du lotissement Villeneuve-150  
© J. Jany



Encart publicitaire de la société HLM  
« Un toit pour tous », années 1970  
© Revue Lavelanet et le pays d'Olmes



## UN PATRIMOINE POST-TRAUMATIQUE

À partir des années 1980, et surtout des années 1990, la crise industrielle frappe durement le territoire. Malmenées par la concurrence mondiale, les entreprises se résolvent à des plans sociaux durement vécus, qui précipitent des milliers d'employés vers le chômage et la reconversion. Les réductions d'effectifs, divisions de sociétés et délocalisations progressives aboutissent irrémédiablement aux fermetures d'usine et à la naissance d'innombrables friches. L'ampleur du mouvement et ses désastreuses conséquences socio-démographiques rendent en effet impossible le réemploi de tous les locaux vacants.

Ce paysage de la crise est celui des ateliers abandonnés, des sites vandalisés, d'un bâti déliquéscent devenu inutilisable. Traduction de cessations aussi soudaines que violentes, de nombreux ateliers et bureaux restent tels qu'ils étaient au dernier jour d'activité. Y subsistent parfois le matériel administratif, des archives, des échantillons de tissu, voire des effets personnels, expression de la brutalité et de la douleur de la fin d'activité.

Le paysage de la crise et de l'après-crise est aussi celui des rues, des ronds-points et des piquets de grève, où se relaient et défilent les ouvriers licenciés des années 1990 et 2000.



Les usines qui ont été trop rapidement liquidées ont souvent perdu leurs archives. Les murs qui restent, et le souvenir des anciens, en demeurent les seules traces. La perte de sens peut poindre : que retient-on de cette usine dont les lettres peintes disparaissent et dont les témoins se raréfient ?





Travaux de construction de la station d'épuration  
© Collection Pouchodon

## L'EAU RÉHABILITÉE (DES PREMIÈRES STRATÉGIES D'ÉPURATION À LA REMISE À JOUR)

D'abord indispensable, puis refoulée, l'eau attend sa réhabilitation. La lutte contre la pollution n'est pas résolue par les travaux de couverture, en dépit de demandes récurrentes et de l'existence d'un arrêté préfectoral de 1926 proscrivant les rejets toxiques. Conscients des risques que les rejets font penser sur l'environnement, et de la mauvaise image que donne ainsi l'industrie à l'heure où naît une prise de conscience écologique, certains entrepreneurs pionniers, comme ceux de la SOTAP-Carol, s'engagent dans les années 1970 à mettre en place des dispositifs de rétention et de traitement des eaux usées à l'échelle de leur usine. L'implication de la puissance publique permet ensuite de coordonner une véritable stratégie d'assainissement. Ainsi, avec la création d'un adducteur et d'une station d'épuration (1994-1997), s'opèrent enfin la collecte et le traitement des effluents industriels. Calibré pour un bassin de 120 000 habitants, cet équipement entre en service au moment où la crise industrielle décime le tissu industriel local. Aujourd'hui surdimensionné, il a toutefois contribué de façon essentielle à la dépollution d'un bassin versant dont l'écosystème avait été durement atteint.

*Continuellement occupé depuis 1837 par plusieurs entreprises textiles successives, le site où Marius Carol installe son activité indépendante à la fin des années 1920 s'aménage autour d'une grande usine de teinture. Élargie aux apprêts dans les années 1950, collaborant étroitement avec la SAB voisine, l'usine investit de nouveaux locaux à Laroque-d'Olmes et Villeneuve-d'Olmes, où elle poursuit la teinture des fibres synthétiques et expérimente avec succès l'impression sur textile. Devenue Société de teintures et apprêts des Pyrénées (**SOTAP-Carol**) en 1975, l'entreprise d'André et Marie-Thérèse Pouchodon continue d'innover (thermofixation, impression numérique) et d'établir des collaborations de qualité dans le domaine de l'habillement. Ces investissements ne parviennent pas à sauver l'activité qui cesse en 2013.*

La reconquête de la ressource en eau passe aussi par des mesures urbanistiques. Redevenue saine, réinvestie de valeurs positives, notamment dans des espaces urbains qu'on cherche à désartificialiser, elle peut à nouveau apparaître à la vue de tous.

La suppression du « ciment » des Sécoustous à Lavelanet est une traduction emblématique de ce changement de perception.



Quartier des Sécoustous de Lavelanet après réaménagement  
© PAH



Ancienne usine SAB de Laroque, murée  
© PAH

## UN PATRIMOINE VIVANT... PARCE QU'IL MEURT

Les bâtiments trop dégradés deviennent des charges. Inutilisables, « ces grandes coquilles vides que la marée industrielle a laissées »<sup>7</sup> sont parfois vouées à la destruction. Dans l'attente d'une démolition programmée, les ouvertures sont murées, les périmètres sécurisés.

*La Société ariégeoise de bonneterie (SAB) ne produit pas d'étoffes tissées, mais des pièces tricotées (maille\*). Ainsi se démarque cette entreprise, héritière de la société Courset-Barthez de Lavelanet qui s'installe sur les bords du Touyre à Montferrier sur un site dont la tradition industrielle remonte à 1833, date de fondation de la filature Bourges, ensuite occupée par l'usine Bergère. Elle est reprise par Tommy Royaerts en 1954. Avec ses marques « Montségur » et « Ormayvl », respectivement dédiées aux sous-vêtements et aux tissus d'ameublement, la SAB fait fonctionner une autre unité de production à Laroque. Les tissus pare-flammes, notamment utilisés dans la fusée Ariane, font le prestige de l'entreprise dans les années 1990, jusqu'à sa fermeture en 2003*

La fragilité de certains édifices est source de dangers, et somme les autorités locales de prendre des décisions. Le dilemme entre préservation et éradication est parfois grand.



Démolition de l'usine SITA, Lavelanet, 2021  
© PAH

La disparition des vestiges ne clôt pas l'histoire pour autant. Aussitôt les débris évacués, et pour peu qu'on ait pris soin d'en fixer le souvenir au préalable – c'est le sens de la mission d'inventaire – c'est ensuite une autre phase du processus de patrimonialisation\* qui s'ouvre. Il faut dès lors ménager « ce qui reste », notamment les mémoires. Respectées et valorisées, celles-ci sont un héritage qui peut servir la construction de « l'après » et la renaissance du territoire. À la perte des traces matérielles des usines et des objets, aussi brutale puisse-t-elle être vécue, il convient aussi de répondre par l'inventivité, pour formuler de projets porteurs de nouvelles dynamiques et de nouvelles ressources.

7 - Vincent Veschambre, *Traces et mémoires urbaines. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Géographie sociale », 2008, p. 149.



Cheminée Dumons sécurisée  
© PAH

La dégradation de l'édifice pousse à prendre des mesures pour éviter les risques sur la voie publique.



Chantier de réhabilitation de l'ancienne usine Bez, La Bastide-sur-l'Hers © PAH

## ... ET PARCE QU'IL RENAÎT

Dans de nombreux cas, on cherche à préserver tout ou partie de ces bâtiments qui ont fait la notoriété du territoire, et ont vibré du labeur des ouvriers et des innovations techniques. De nouvelles activités peuvent y prendre place. Les exemples de réaffectation sont nombreux et variés (logements sociaux ou habitat individuel, bureaux, commerces, gymnase, lieux de spectacle et d'interventions artistiques ponctuelles...). Les décideurs locaux s'efforcent de requalifier les sites disposant du meilleur potentiel.

À la place de certaines usines, on rebâtit, on change radicalement d'usage. Dans le cas des lieux entièrement nettoyés, différents procédés permettent de maintenir un lien avec le passé.



Atelier en activité de la filature de Dreuilhe © PAH



Atelier à sheds réemployé comme maison d'habitation, Villeneuve-d'Olmes © PAH



Atelier de peigne en corne Da Fonseca à L'Aiguillon © PAH

Certaines rares usines n'ont jamais fermé. D'autres se sont créées. Les unes comme les autres perpétuent et renouvellent la longue tradition industrielle du pays d'Olmes. En quête d'un nouvel équilibre, le territoire voit les friches diminuer.

Parfois perçu comme monotone et anecdotique, le patrimoine industriel, dense, omniprésent, est en vérité riche d'une grande diversité. Celle-ci se révèle en prenant le temps d'arpenter le terrain, pour débusquer chaque trace que cette aventure laborieuse a laissée. Il convient aussi d'interroger ce patrimoine à la lumière de ce que disent les archives, les chercheurs et les témoins et acteurs directs. Matériau ancré, composite, fait de recyclages et d'arrangements, où se mêlent les traditions et les innovations, il est le fruit de l'implication imbriquée de toutes les catégories sociales sur le temps long, parfois de leur confrontation. Aussi, cet héritage raconte le destin chaotique des générations successives qui ont façonné le territoire, tantôt en nourrissant sa gloire et sa prospérité, tantôt en s'adaptant aux rudes crises et au traumatisme des faillites, des accidents ou des licenciements. Le paysage industriel est un palimpseste<sup>8</sup>, une superposition d'époques, de matières et de cultures.

Dans ces destins familiaux étonnants, ces coopérations entrepreneuriales réussies ou contrariées, ces productions prestigieuses, ces gestes transmis, ces amitiés, ces conflits ou ces solidarités, il y a de l'universel qui parle à chacun. De tous ces biens immatériels, le patrimoine architectural et paysager de l'industrie est également indissociable. Constitutive de l'identité plurielle du territoire, l'épopée industrielle laisse en héritage des ressources non délocalisables, à la fois variées, précieuses et vulnérables, des paysages aux savoirs, des matières aux souvenirs. À ce titre, ce patrimoine requiert l'attention collective pour les opportunités (tourisme, entrepreneuriat, art...) qu'il offre aux hommes et aux femmes soucieux d'écrire la suite de l'histoire...

8 - Au sens premier, un palimpseste est un parchemin sur lequel plusieurs générations ont écrit successivement.

## PAYSAGES D'OBJETS ET DE SENSATIONS

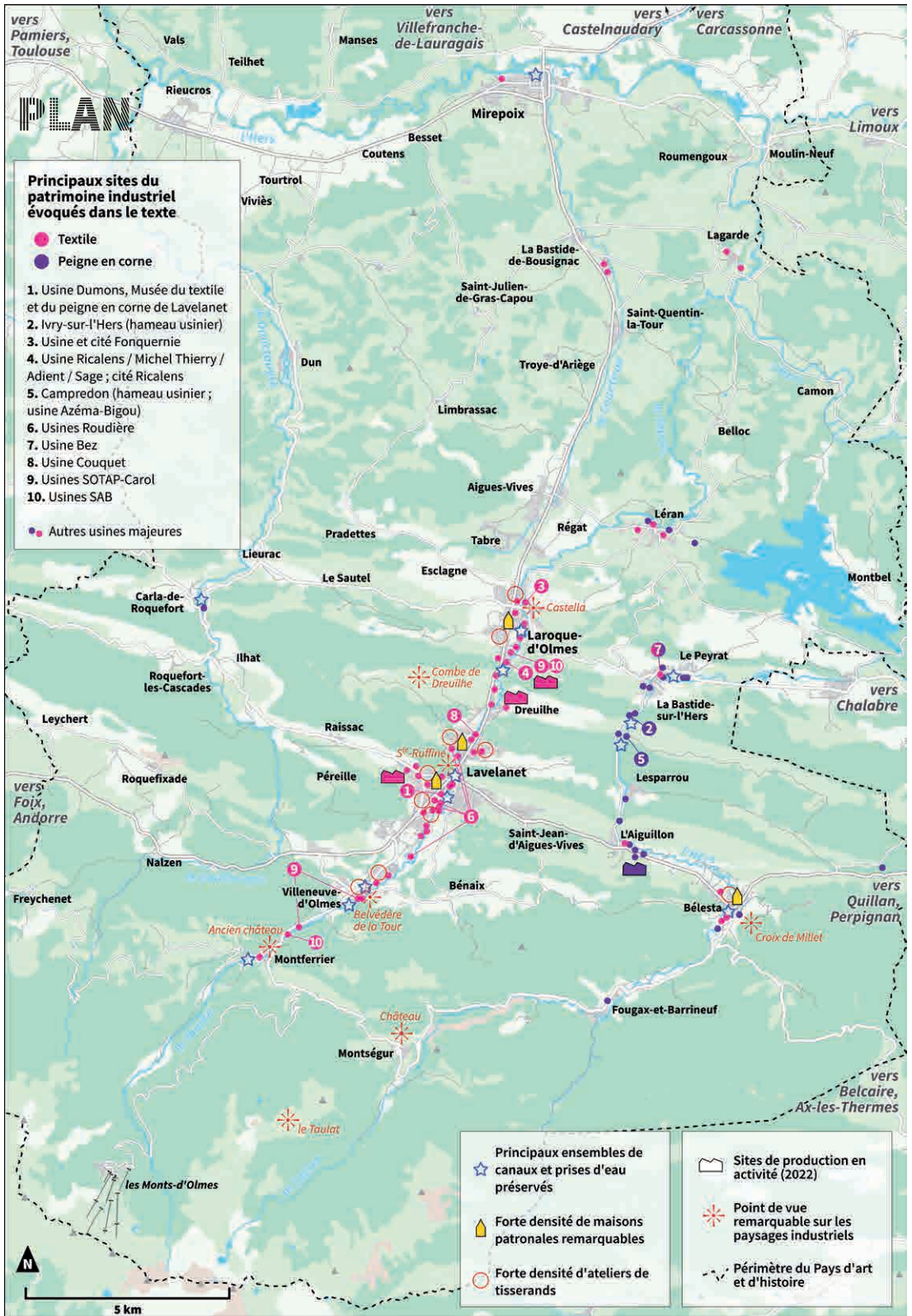
Architectures et paysages de l'industrie sont le fruit matériel de productions industrielles, qui reposent sur la mise en mouvement d'outils et de machines. Qu'il s'agisse de vénérables appareils de filature ou de tissage, des outils du mécanicien ou des postes de commande les plus récents, ces objets ne sont rien sans les savoirs et savoir-faire des travailleurs. Ces compétences sont l'une des facettes du patrimoine immatériel. Volatil, menacé, parfois délocalisé, ce patrimoine des gestes du travail n'est pas qu'économique. Cette ingénieuse mécanique, mue par les apprentissages et les consignes, produit aussi des sons, des images, des goûts et des odeurs qui font un paysage multisensoriel aujourd'hui révolu, mais qui demeurent dans tant de mémoires du pays. Citons le bruit incessant des navettes\* et des camions, le vocabulaire technique, les langues des immigrés, les fêtes et les chants des syndicats, l'odeur des huiles rances et de la corne chauffée, les couleurs changeantes du Touyre...



Navettes, Musée du textile de Lavelanet  
© PAH



Manifestation à Lavelanet, 1989  
© AMTCP





Épigraphe\* où figure une navette\*, sur la façade d'une maison à Laroque-d'Olmes © PAH

## LEXIQUE

- **Apprêts** : ensemble de procédés mécaniques ou chimiques visant à améliorer la qualité d'une étoffe (résistance, toucher agréable, infroissabilité...).
- **Artisan-tisserand (tisserand à façon)** : travailleur à la tête d'une entreprise indépendante, qui tisse des étoffes uniquement pour le compte d'une/de plusieurs autre(s) entreprise(s).
- **Artisanat** : méthode de production de biens, qui s'appuie généralement sur le travail d'un unique intervenant (l'artisan) et une production à petite échelle de biens généralement uniques. On l'oppose généralement à l'industrie\*, mais dans le cas qui nous intéresse, les artisans-tisserands\* sont des acteurs industriels.
- **Assortiment de cardes ou train de cardes** : assemblage de machines permettant la filature de la laine cardée, par démêlage et parallélisation des fibres.
- **Cardé** : type de fibres de laine assez courtes et grossières, qui diffère de la laine peignée\*.
- **(Fabricant en) chambre (ou sans matériel)** : fabricant textile impliqué dans le choix des matières, des couleurs et des modèles et de la vente des productions, mais ne disposant pas de matériel et de main d'œuvre pour effectuer le tissage.
- **Chargeur** : acteur industriel qui commande un service, une production à un autre acteur industriel en sous-traitance. On l'appelle aussi « donneur d'ordres ».
- **Compoix** : sorte de cadastre rudimentaire d'Ancien régime, dont le nom rappelle la vocation (de compensus, en latin, signifiant « cotisation », en d'autres termes, « prélèvement fiscal »).
- **Délainage** : activité industrielle visant à séparer les peaux et cuirs de l'animal de sa laine.
- **Effilochage** : activité industrielle de recyclage visant à déchiqueter des étoffes pour en récupérer les fibres avant réutilisation.
- **Ennoblement** : regroupement des procédés de teinture et d'apprêts\* des étoffes.
- **Épigraphe** : inscription apposée sur un édifice comportant une date, une dédicace, la signature de l'architecte...
- **Fabricant** : acteur industriel spécialisé\*, à la tête d'une entreprise de tissage, qui élabore des collections et produit du tissu en son nom. Un fabricant peut toutefois avoir parallèlement recours à des façonniers.

- **Façonnier** : acteur industriel qui travaille en sous-traitance (« à façon ») pour un chargeur.
- **Foulon** : implantation textile (initialement moulin à eau) qui permet de laver les étoffes ou la fibre pour retirer les impuretés ou resserrer le tissu.
- **Houille blanche / houille verte** : le terme de « houille blanche » (Aristide Bergès) désigne l'énergie hydroélectrique des grands barrages de montagne. Celui de « houille verte » (attribué à Henri Bresson) désigne l'hydroélectricité des petits cours d'eau.
- **Hydromécanique** : énergie mécanique du courant de l'eau. Diffère de l'énergie hydroélectrique, où l'énergie hydromécanique est convertie en courant électrique.
- **Industrie** : méthode de production de biens, qui s'appuie généralement et notamment sur la division et la répartition des tâches entre ouvriers spécialisés, la production en série et à grande échelle, le recours systématique à la mécanisation et l'automatisation, les exportations... On l'oppose généralement à l'artisanat\*.
- **Intégration** : processus de regroupement des différentes étapes de production d'un bien au sein d'une même usine ou entreprise. Dans le textile, un intégré tout à la fois file, tisse, teint et apprête, à la différence d'un spécialisé\*.
- **Jais** : « lignite », pierre sédimentaire sombre, riche en carbone, intermédiaire entre houille et tourbe, utilisée pour la fabrication de bijoux, boutons, parures...
- **Maille (ou tricot)** : type d'étoffe qui diffère d'un tissage en ce qu'il est élaboré par entrecroisement de boucles, et non par croisement de fils de chaîne et de fils de trame. L'industrie de la maille se nomme « bonneterie ».
- **Modénatures** : ensemble des ornements d'une façade autour des ouvertures (frises, bandeaux, corniches, encadrements...)
- **Navette** : dans un métier à tisser, pièce en bois de forme allongée dans laquelle est placée la bobine (ou canette) du fil de trame.
- **Ordonnement** : structuration régulière et harmonieuse d'une façade.
- **Ourdissage** : action préalable au tissage, visant à préparer les fils de chaîne en les individualisant (« ourdir la chaîne »).
- **Patrimonialisation** : processus symbolique par lequel un objet, une pratique, un paysage devient un élément de patrimoine.
- **Peigné** : type de fibres de laine plutôt longues et fines, qui diffère de la laine cardée\*.
- **Révolution industrielle** : ensemble de bouleversements historiques (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) conduisant les sociétés à entrer pleinement dans l'ère industrielle par renouvellement des produits, des énergies, des méthodes de travail...
- **Shed** : toiture en dent de scie comprenant un pan vitré et un pan opaque.
- **Soulane** : terme pyrénéen désignant le versant ensoleillé d'une montagne (adret dans les Alpes).
- **Spécialisé** : acteur industriel assurant une seule des étapes de fabrication textile (par exemple : fabricant, ou teinturier).

# BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- Bayle Jeanne, « L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI<sup>ème</sup> siècle », in BSA, 1999, pp. 111-135.
- Belhoste Jean-François, « La construction des paysages par l'industrie », conférence filmée à la Cité de l'architecture et du patrimoine de Paris, 10 novembre 2011.
- Beltran Alain, Carré Patrice, *La vie électrique - Histoire et imaginaire (XVIII<sup>ème</sup>-XXI<sup>ème</sup> siècle)*, Belin, 2016, 400 p.
- Bouneau Christophe, « L'électrification extensive d'une région économique : le Sud-Ouest avant 1914 », in. *Bulletin d'histoire de l'électricité*, n°13, 1989, pp. 43-61.
- Destrem Lucas, « Ricalens, Thierry, etc... : un patrimoine industriel de Laroque-d'Olmes », *Archives ariégeoises*, n°14, 2022, pp. 81-110.
- Edelblutte Simon, *Paysages et territoires de l'industrie en Europe. Héritage et nouveaux*, Ellipses, 2009, 272 p.
- Evans Bruno, « Du jais au peigne : culture technique, esprit d'entreprise et industrie en Pays d'Olmes », in *Archives ariégeoises*, n°1, 2009, pp. 159-186.
- Evans B., « L'énergie hydraulique et le développement d'un territoire industriel », in Jarrige F. (dir.), *Face à la puissance. Une histoire des énergies alternatives et renouvelables à l'âge industriel*, La Découverte, 2020.
- Evans B., « Comment usait-on du vrai et du faux dans les appellations des articles de Paris ? Le cas des bijoux en jais et des peignes du Pays d'Olmes », *Les Cahiers de Framespa*, 35/2020.
- Jarrige François, Vrignon Alexis (dir.), *Face à la puissance. Une histoire des énergies alternatives à l'âge industriel*, La Découverte, 2020, 400 p.
- Lamothe Mathilde, « La fabrication de peignes de toilette en corne naturelle en Pays d'Olmes (Ariège). Fiche d'inventaire du patrimoine culturel immatériel de la France », rapport de recherche 2019\_67717\_INV\_PCI\_FRANCE\_00451, Ministère de la culture et de la communication; Université de Pau et des Pays de l'Adour - ITEM EA 3002, 2019.
- Minovez Jean-Michel, Pays d'Olmes. *L'aventure de la laine*, Privat, 2013, 210 p.
- Minovez J.-M., *L'industrie invisible : les draperies du Midi, XVII<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles. Essai sur l'originalité d'une trajectoire*, CNRS éditions, 2012, 594 p.
- Minovez J.-M. « Conflits et coopération dans la structuration et la déstructuration des territoires de l'industrie du Midi, XVIII<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles », in Américi L. et Raveux O. (dir.), *Mutations et reconversions des espaces de production (XVIII<sup>ème</sup>-XXI<sup>ème</sup> siècle)*, Rives Méditerranéennes, UMR TELEMME, 2011, 38 (1), pp. 11-25.
- Minovez J.-M., « Les interrelations des PME dans la structuration et la déstructuration des territoires de l'industrie. L'exemple de l'Ariège, vers 1800-2016 », *Marché et organisations*, 2017/3 (n° 30), pp. 47-71.
- Minovez J.-M., « Naissance d'une aire de spécialisation productive : le territoire de la laine ariégeois », in Daumas J.-C., Lamard P. et Tissot L. (dir.), *Les territoires de l'industrie en Europe (1750-2000). Entreprises, régulations et trajectoires*, Actes du colloque organisé dans le cadre de la MSH de Franche-Comté Claude-Nicolas Ledoux, Besançon, 2004.
- Pillet Frédéric, « Les sheds, introduction et développement dans l'architecture de l'industrie », *L'Architecture industrielle en France*, CILAC, 50, 2007.
- Tanière Maurice, « La région industrielle de Lavelanet. Notes de géographie sociale », in. *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 25-1, 1954. pp. 59-70.

Rédaction des textes : Lucas Destrem, chargé de mission Inventaire et valorisation du patrimoine industriel au Pays d'art et d'histoire de 2017 à 2022.

Les notices d'inventaire sont accessibles sur le site « Patrimoines en Occitanie » <https://patrimoines.laregion.fr/>

## REMERCIEMENTS

À la mémoire de Marc Carballido, président-fondateur du Pays d'art et d'histoire des Pyrénées Cathares (1948-2022)

Pays d'art et d'histoire des Pyrénées Cathares : Marina Salby, animatrice de l'architecture et du patrimoine, Alain Eychenne, président, Jean-Claude Authié, Nadine Gos ; Jean-Michel Minovez, professeur d'histoire économique ; le service Connaissance et Inventaire des Patrimoines de la Région Occitanie : Roland Chabbert, Alice de la Taille, Patrick Roques, Anaïs Comet ; l'association des Amis du musée du textile et du peigne en corne de Lavelanet : Michel Centenero, président, Bernard Laffont, Sylvette Saboy, Jeanine Fauré, Gérard Danjou, Patrick Palacios, Yvon Ménard ; Catherine Aussel ; Martine Roche ; Floréal Del Pozo (pour l'épatante découverte de la prise d'eau de l'Entounadou) ; Annemie Tacq ; Pierre Azéma ; les Archives départementales de l'Ariège : Marigeorges Allabert, directrice, Isabelle Laur, Caroline Piquemal et tout le personnel ; le personnel des Archives nationales du monde du travail à Roubaix, des Archives nationales et du Centre d'archives d'architecture contemporaine à Paris ; les propriétaires de sites.

# « PARTOUT, D'UN QUARTIER À L'AUTRE DE LA VILLE, S'ÉLEVAIT UNE RUMEUR SOURDE. CADENCÉ À UN PEU PLUS DE SOIXANTE-DIX COUPS PAR MINUTE, LE CLIQUETIS MÉTALLIQUE RESSEMBLAIT À UN BATTEMENT DE CŒUR : C'ÉTAIT CELUI DES CENTAINES DE MÉTIERS À TISSER AU RYTHME DESQUELS LA CITÉ OUVRIÈRE (...) VIVAIT AU QUOTIDIEN. »

Georges-Patrick Gleize, *Les Noisetiers du bout du monde*, 2018.

Métier à tisser sur un rond-point à Laroque-d'Olmes

© PAH



Depuis 2008, le **Pays d'art et d'histoire des Pyrénées Cathares**, piloté par l'animatrice de l'architecture et du patrimoine, organise de nombreuses actions pour permettre la découverte des richesses architecturales et patrimoniales du territoire par ses habitants, jeunes et adultes, et par ses visiteurs.

La valorisation de l'histoire industrielle est l'une des priorités du projet du Pays d'art et d'histoire, et ce depuis sa fondation. La réalisation du présent document constitue un bilan de l'opération d'inventaire du patrimoine industriel, menée sur le territoire de 2017 à 2022, dans le cadre d'une convention signée avec la Région Occitanie.

Le label « **Ville ou Pays d'art et d'histoire** » est attribué par le ministère de la Culture après avis du Conseil national des Villes et Pays d'art et d'histoire. Il qualifie des territoires, communes ou regroupements de communes qui, conscients des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de conservation, de médiation et de soutien à la création et à la qualité architecturale et du cadre de vie. Aujourd'hui un réseau de 202 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

## À proximité

Cahors, Gaillac, Grand Figeac Vallées du Lot et du Célé, Millau, Moissac, Montauban, le Grand Auch, le Grand Rodez, Causses et Vallée de la Dordogne, les Bastides du Rouergue, les Vallées d'Aure et du Louron, Beaucaire, Béziers, Carcassonne, le Haut Languedoc et Vignobles, Lodève, Mende et Lot en Gévaudan, Montpellier Méditerranée Métropole, Narbonne, Nîmes, Perpignan, Pézenas, Toulouse, Uzès, Vallée de la Têt, Vallée du Tech et du Ter bénéficient aussi de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.



**Pour tout renseignement**  
Pays d'art et d'histoire des Pyrénées Cathares  
3, place de l'Europe  
09300 Lavelanet  
Tél : 05 61 05 52 03

Courriel :  
pyreneescathares@gmail.com

Site web :  
pyreneescathares-patrimoine.fr

facebook [www.pyreneescathares-patrimoine.fr](http://www.pyreneescathares-patrimoine.fr)

5,00€

